

AB

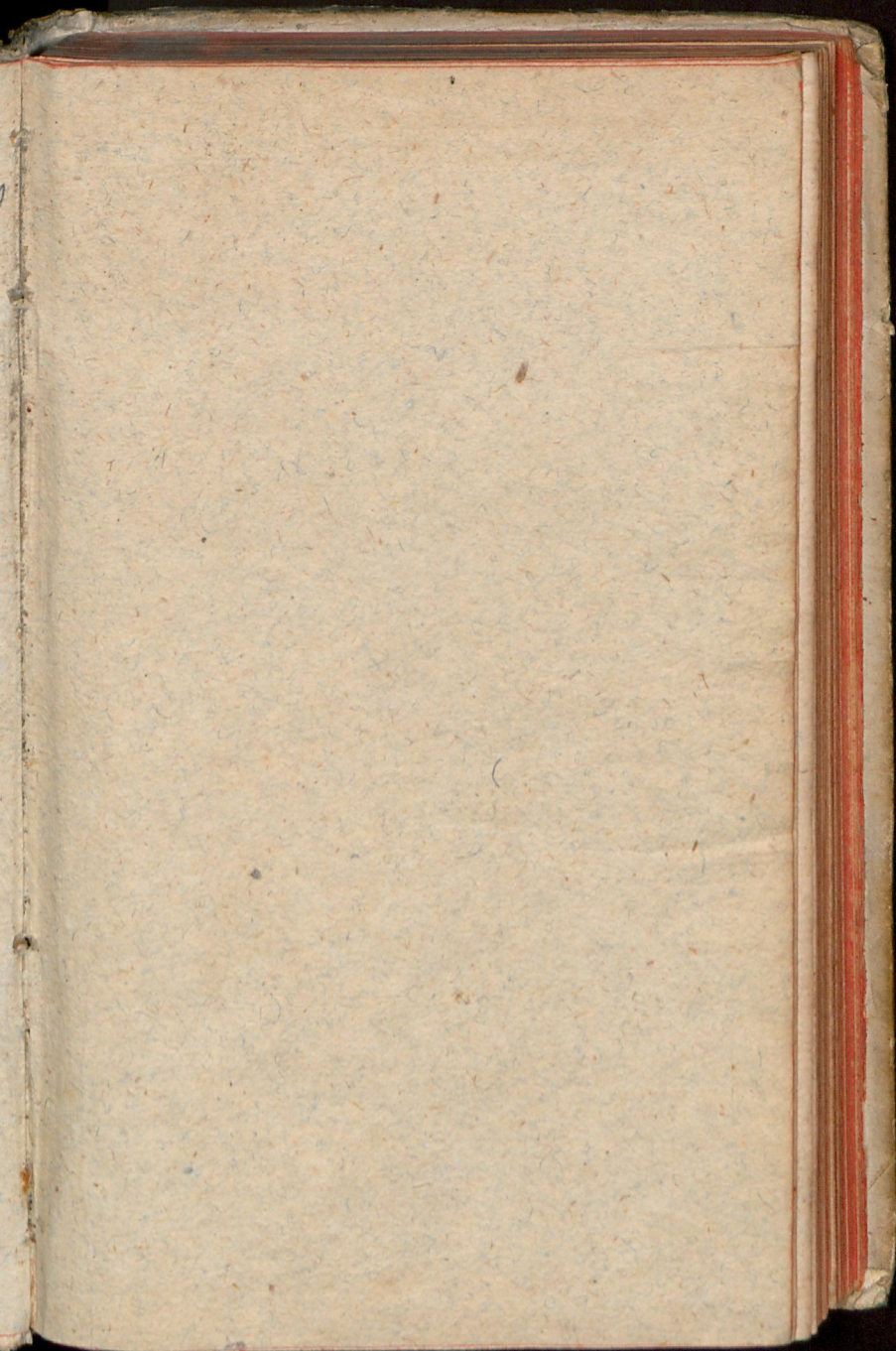
101622



Ese. Ant. g. do. 1790

M. 2305

4826.



LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES
DE
QUALITÉ;
AVEC UNE PRÉFACE
DE FEU MONSIEUR LE PROFESSEUR
GOTTLIEB STOLLE.
NOUVELLE ÉDITION.



*Avec Privilège de Sa Majesté Polonoise & de Son
Altesse Electorale de Saxe.*

A JENE,
AUX DÉPENS DE LA VEUVE
DE FEU JEAN RUDOLPHE CROEKER,
1747.

LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES

*Etre illustre par ses vertus, c'est être
noble & grand aux yeux de Dieu.*

SAINT JEROME.



DE FEU JEAN RUDOLPHE CRÖNER,
A L'ANÉE,
PAR
L'ÉDITEUR
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE
LEIPZIG

PRÉFACE.

UN grand livre, un grand mal! C'est là le langage presque de tous les siècles: celui-même, où nous sommes, malgré l'inconstance, qui tourne toutes choses, n'est pas exempt de la fausseté de cette étrange prévention. On ne doit pas non plus espérer, que les hommes changent de goût à l'avenir, sur-tout lorsqu'on

) (2 s'apli-

PRÉFACE.

s'apliquera à faire des livres, dont le volume sera moins grand qu'utile. Il semble même, qu'on en vient aisément à bout, parcequ'il est plus facile de travailler avec succès à la perfection d'un petit ouvrage, qu'à celle d'un grand. Voici en quoi consiste la souveraine beauté d'un tel ouvrage : Il faut que l'Auteur possède le secret, de faire goûter

ter

PRÉFACE.

ter ses sentimens par l'heureux mélange de l'utile avec l'agréable, & que toutes les idées en soient distinctes, précises & bien développées. Choses, qui se trouvent au dernier point dans ce petit ouvrage qu'on donne au public. Car quoique l'Auteur s'épuise en flateries envers son Roi, & qu'il y fasse entrer quelques sentimens, où ceux de la Ré-

X 3 ligion

PRE'FACE.

ligion Protestante ne trouveront pas bien leur compte, on sera pourtant bien-aisé de lui rendre justice en faveur de tant de beaux sentimens, & de quantité de Réflexions, qui regardent non seulement la Politique, mais aussi la Morale. Nous avons tous, tant que nous sommes, nos défauts, & c'est en vain qu'on s'attend à un ouvrage, où la critique maligne

ne

PRÉFACE.

ne trouve rien à mordre. Il
suffit que voici un livre, dont la
lecture ne coute guère, & du
profit duquel on est seur, pour-
veu que l'on y aporte un esprit
docile, & toute l'attention requi-
se. Car pour ceux, qui ne s'a-
donnent à l'étude des belles
lettres que pour s'amuser, ou
par manière d'aquit, & pour
perdre plus agréablement leur
tems, ceux-la, dis-je, font
bien

PRE FACE.

*bien connoître, combien ils ont
l'esprit gâté, & combien ils té-
moignent de froideur & de lâ-
cheté pour l'avancement de
leurs lumières. Je souhaite,
que tous ceux, qui liront ce li-
vre, parviennent à cet éminent
degré de prudence & de sa-
gesse, dont l'Auteur nous don-
ne de si belles preuves, A Jene,
ce I^r de Fevrier, 1727.*

Gottlieb Stolle, P. P.



LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES
DE
QUALITÉ.

Quoique les Personnes de qualité aient ordinairement plus d'esprit & de lumière, que les autres, elles ne laissent pas de faire des fautes, qui quelquefois ruinent leur fortune & leur réputation. La source des malheurs, qui leur arrivent, n'est pas mal-aisée à découvrir: c'est que dans leur conduite la plupart ne suivent aucune règle; & que souvent elles agissent par humeur, par caprice, ou par passion. Cependant c'est principalement aux personnes de naissance, que des règles de conduite sont nécessaires. Leurs affaires sont importantes, leurs emplois considérables, leurs intérêts délicats & difficiles à ménager. D'ailleurs elles ont d'ordinaire plusieurs ennemis couverts, ou déclarés, qui observent avec des yeux critiques tout ce qu'elles font, & qui ne songent qu'à les perdre, afin de
VERIT. POLITIQ. A profiter

profiter de leur disgrâce. Tout cela montre la nécessité, où elles sont, de n'agir que par les règles de la prudence & de la véritable Politique; Et c'est aussi ce qui m'a porté à proposer ici les maximes, que l'on doit suivre dans le grand monde, pour s'y conduire avec sagesse, & pour s'y maintenir avec honneur. Il n'y a aucune de ces maximes, que je ne croie aussi utile dans la pratique, que vraie dans la spéculation. Je ne prétends pas néanmoins, qu'on doive les suivre sans les avoir examinées; je dis seulement ce qui me paroît le plus raisonnable & le plus seur, avec toute la sincérité, que doit avoir un honnête homme, qui en écrivant ne cherche point à faire montre de son esprit & de son habilité: mais qui veut simplement faire part de ce qu'il peut avoir aquis de lumières, à ceux qui faute de réflexions, ou d'expérience, ne sont pas assez instruits de plusieurs choses qu'il leur importe de savoir. Au reste, si j'ai tâché de faire voir dans cet Ouvrage, combien la pratique de la véritable sagesse est avantageuse, à ne la considérer même que par rapport à la vie civile, je n'ai pourtant pas eu dessein d'insinuer, qu'on peut agir dans la seule veue d'aquerir ou de conserver des biens temporels. J'ai marqué au contraire, que nous devons nous proposer une fin infiniment plus noble; & que nous rendre parfaits aux yeux de Dieu, lui obéir par amour & par reconnoissance, doit être le motif de toutes nos actions.

I.

Etre homme de bien.

ETre homme de bien, est la plus avantageuse de toutes les qualités, puisqu'elle renferme les principales vertus, qui nous sont nécessaires pour
accom-

accomplir nos devoirs; & qu'elle est en même tems le fondement du vrai mérite, & le principe du solide bonheur. Mais si cette excellente qualité nous fait aquerir une gloire immortelle dans le Ciel, elle ne nous sert pas moins, pour vivre avec honneur, & pour jouir de quelque repos sur la terre: car un homme d'une probité reconnue, est estimé de tout ce qu'il y a de personnes sages & éclairées, & son mérite lui ouvre le chemin aux premiers emplois. De plus, comme il est exempt de toute passion déréglée, il jouit de l'heureuse tranquillité, qui règne dans les ames pures; & jamais la paix de son cœur n'est troublée par les divers accidens, auxquels les hommes sont sujets; parceque toujours soumis aux ordres de la Providence, il trouve sa consolation dans sa propre vertu; comme rien n'est capable de lui ôter ce précieux trésor, qu'il renferme en lui même, rien aussi ne peut le rendre malheureux. Il n'en est pas ainsi de ceux, qui font consister leur bonheur dans la santé, la beauté, les richesses, les dignités, & dans les autres présens qu'ils ont receus de la nature, ou de la fortune: Tout cela leur est souvent ravi par mille accidens impreveus, ou leur échape selon le cours ordinaire des choses humaines. Et alors ils sont d'autant plus misérables, qu'ils ne trouvent point dans leur propre fonds dequoi se consoler de la perté de ces fragiles biens, auxquels ils avoient tant d'atache. Rien n'est donc plus avantageux, que de travailler à devenir homme de bien. Pour l'être véritablement, il est nécessaire d'avoir une foi vive & pure, c'est à dire, d'être fortement convaincu de toutes les vérités du Christianisme, d'en suivre exactement les règles, & d'avoir une extrême horreur du libertinage & de l'impieté. Notre Religion porte

avec foi des marques si éclatantes de la divinité de son origine, elle est si aimable & si sainte, que les incrédules, qui osent la mépriser, sont tout à fait inexcusables. Quand on l'examine sans prévention, & avec un desir sincere de s'éclaircir, on découvre bientôt, qu'elle est vénérable par son antiquité, pure dans sa morale, sublime dans ses mystères, & divine dans son principe. Ainsi quel parti plus seur pour nous, que de nous soumettre à la loi d'un Dieu, qui après avoir établi son Eglise au milieu des peuples idolâtres, malgré l'opposition de toutes les puissances de la terre, les a obligées elles-mêmes, nonobstant leur orgueil & leurs préjugés, à le reconnoître pour leur Créateur, & à lui rendre l'adoration qu'il mérite? Et que pouvons-nous faire de plus raisonnable, que d'embrasser une doctrine confirmée par tant de miracles, appuyée du témoignage de tant de Martyrs, enseignée uniformement durant des siècles, défendue par tant de grands hommes aussi célèbres par la pureté de leurs mœurs, que par la solidité de leur esprit, & par leur erudition profonde. Outre la foi, il faut encore avoir l'amour & la crainte de Dieu: son amour pour rapporter toutes nos actions à sa gloire; & la crainte de ses jugemens, afin de nous renfermer dans les bornes du devoir, quand son amour n'est pas assez fort pour arrêter l'impetuosité de nos passions. C'est cet amour mêlé d'une crainte salutaire, éclairé par la foi, & animé par l'espérance, qui est la vertu propre du vrai Chrétien & qui en fait le caractère particulier; caractère infiniment plus glorieux que tous les autres, & le seul, qui étant dignement soutenu, soit capable de nous procurer une félicité parfaite. Ceux qui adorent JESUS CHRIST comme leur Dieu, & qui

qui cependant sont engagés dans le schisme, ou dans l'hérésie, se flattent en vain d'arriver à cette souveraine félicité. Car nous aprenons de ce divin Maître, que pour y parvenir, il n'y a qu'une voie à suivre. Et peut-on raisonnablement se persuader, qu'on suit cette voie, lorsqu'on marche dans un chemin, que des particuliers se font eux-mêmes tracés, après s'être séparés de l'Eglise catholique, qui est l'unique Epouse de JESVS CHRIST, la seule dépositaire de son testament, & l'interprète fidèle de sa parole.²⁹ Demeurons donc inviolablement attachés à cette Eglise sainte: C'est par-là qu'on se délivre des doutes, des remords, des troubles & des inquiétudes, dont les Heretiques, & les incrédules même sont agités; C'est par-la, dis-je, que sur le fait important de la Religion, on passe sa vie dans une douce & tranquille sécurité. Ne croyons pas pourtant, que notre bonheur ne dépende que de notre foi; il dépend aussi de nos œuvres, & de la reconnoissance, que nous devons avoir de tant de biens, dont Dieu nous a comblés. C'est lui, qui nous a faits tout ce que nous sommes: nos corps & nos âmes sont les ouvrages de ses mains, nos vertus sont des dons de sa grace, nos avantages temporels sont des bienfaits, que nous avons reçus de son infinie bonté. C'est lui, qui nous soutient dans les tentations, qui nous fortifie dans les souffrances, qui nous console dans les déplaisirs; c'est lui enfin, qui a livré son fils à la mort pour nous racheter, & qui a préparé une éternelle récompense aux fidèles observateurs de ses loix. Ne soyons pas insensibles à tant de graces: Et puisque pour toute reconnoissance, Dieu ne demande que notre cœur, aimons un Bienfaiteur si grand & si aimable, obéïssons à ses commandemens,

mens, & persuadons-nous, qu'on ne peut trouver de solide plaisir, ni de bien véritable, que dans une soumission parfaite à ses adorables volontés.

II.

Honorer ceux, de qui l'on a reçu la vie.

CE n'est pas ici proprement une maxime, c'est une loi inviolable, qui de tout tems a été observée par les nations les plus barbares, comme par les peuples les mieux policés. Ce qui montre, que cette loi, qui se trouve gravée dans tous les cœurs, ne peut être que naturelle. D'autre part, Dieu qui savoit, que souvent la voix de la nature n'est pas assez forte pour se faire entendre aux hommes dans le tumulte des passions, leur a fait un commandement exprès d'honorer ceux, de qui ils ont reçu la vie; & il les menace des plus sévères chatimens, s'ils osent jamais violer ce précepte. Enfin la raison nous fait voir la justice de ce commandement; car n'est-il pas juste, de rendre nos respects & nos services à ceux, qui après Dieu, nous ont donné l'être, & qui nous l'ont conservé par leurs soins pendant nos premières années. Que les enfans, & principalement ceux, qui étant d'une naissance illustre, doivent avoir de plus nobles inclinations, ne manquent donc pas de s'aquiter d'un devoir si légitime: & s'ils ne veulent attirer sur eux les funestes effets de la colère de Dieu, & passer pour ingrats, ou plutôt pour des dénaturés, indignes de vivre, qu'ils conservent toujours pour leurs Pères & Mères les sentimens d'amour, de soumission & de reconnaissance, que la nature leur a inspirés.

III.

Importance de l' Education.

LEs Enfans sont coupables sans doute, quand ils ne rendent point à leurs Pères le respect, & l'obéissance, qu'ils leur doivent : mais les Pères, qui n'ont pas soin de bien élever leurs enfans, ne sont guère moins criminels. Car on peut dire, que c'est de l'éducation, que dépend presque toujours le bonheur ou le malheur de la vie. Un méchant naturel est la source féconde de tous les vices, si l'on ne travaille assidûment à le corriger & à le tourner au bien. Un beau naturel se gâte, s'il n'est point cultivé : & dans un âge, où les passions sont si vives, le cœur flaté par la douceur des plaisirs, qui lui sont offerts, s'y abandonne sans résistance, lorsqu'on n'a pas pris soin de lui faire connoître le poison qu'ils cachent. Nous ne voyons que trop souvent les tristes effets d'une mauvaise éducation. Un jeune homme, qui a été mal élevé, n'ayant ni savoir, ni mérite, est incapable de posséder aucune charge; ses passions, au gré desquelles il se conduit, le portant à dissiper ses biens, & à tout sacrifier pour se satisfaire, le font mépriser & haïr de tout le monde. Ses desordres ne manquent jamais de lui attirer de facheuses affaires; & quelquefois cela va si loin, qu'il deshonne sa famille, & se perd de réputation pour jamais. Quel regret pour un Père, qui n'a pas travaillé de bonne heure à faire instruire ce fils avec soin; à lui inspirer la piété, & à lui donner des lumières pour régler ses mœurs & sa conduite, comme il y étoit indispensablement obligé. Mais quelle joie pour celui, qui s'est appliqué lui-même à former l'esprit & le cœur de son fils, de le voir dès son entrée dans le monde s'a-

querir une estime universelle, gagner les bonnes grâces des honnêtes gens, s'aquiter avec distinction des premiers emplois qu'on lui donne, faire honneur à sa famille par ses belles qualités, & devenir de jour en jour plus vertueux, plus sage & plus habile. Voilà, quels sont les fruits d'une bonne éducation: La tranquillité de cette vie, & la félicité de l'autre y sont attachées. Les Pères ne doivent donc rien négliger, ni rien épargner pour faire bien élever leurs enfans: & les enfans doivent regarder comme un tems précieux celui qu'on emploie à les instruire de leurs devoirs, & à leur donner les connoissances, qu'on juge leur être nécessaires, & dont ils reconnoîtront eux-mêmes l'utilité dans la suite de leur vie. Ils doivent, dis-je, feconder par leur application, & par leur docilité le soin, que l'on prend de leur éducation, puisque c'est une affaire qui les regarde directement, & dans laquelle ils ont plus d'intérêt que personne.

IV.

Ce que doit apprendre un jeune homme de qualité.

Toutes les sciences contiennent plusieurs vérités: & comme nous souhaitons naturellement de connoître la vérité, il y a toujours quelque plaisir à s'attacher aux sciences. On ne doit pas néanmoins les embrasser toutes indifféremment. Il y en a qui sont à la mode, & qu'on n'apprend que pour se divertir. Mais il y en a d'autres, qui sont nécessaires, & surtout à un homme de qualité. La Morale, la Politique & l'Histoire sont de ce nombre: la première lui fournit des principes certains pour régler ses mœurs; & les deux autres lui don-

donnent des lumières pour se conduire avec prudence. Les Mathématiques renferment tant de belles découvertes; elles sont si estimées en ce tems-ci, qu'il en faut au moins savoir ce qui est le plus facile & le plus d'usage, comme l'Arithmétique, la Géographie, la Sphère. A quoi on peut ajouter une légère connoissance de la Géométrie, qui rend ceux, qui s'y appliquent, retenus & circonspects dans leurs jugemens; qui leur enseigne, à suivre dans la recherche de toutes sortes de vérités, une méthode exacte, & qui les accoutume insensiblement au travail de l'attention si nécessaire dans les sciences, & dans les affaires. Il est encore plus important, d'être instruit de la vraie Rhétorique; je veux dire celle, qui apprend non seulement à bien parler, mais encore à persuader. Ce bel art est quelquefois de grand usage en des occasions, où la force, le courage & la valeur seroient inutiles: il sert à s'insinuer avec adresse dans l'esprit des Princes & des Grands; à traiter avec les amis, les ennemis & les Etrangers; à se rendre maître des cœurs; & à tourner comme l'on veut les esprits des soldats & des peuples. La Philosophie n'est pas moins utile: elle l'éclaire, & lui donne plus d'étendue. La Logique & la Métaphysique le rendent plus juste, & plus fin; & la Physique, en lui découvrant les secrets de la nature, & lui faisant considérer la beauté, l'ordre, & l'enchaînement admirable des différentes parties de l'Univers, le porte en même tems à adorer l'Auteur d'un si merveilleux ouvrage. L'étude des langues doit précéder l'étude des sciences plus sérieuses, excepté celle de la Morale, dont on ne sauroit trop tôt apprendre les principales règles. On ne doit pas négliger les exercices du corps: ils entretiennent la santé, rendent la constitution plus forte, & don-

nent aux actions exterieures un air libre, & une certaine grace, qui frappe d'abord agréablement: ce qui n'est pas dans le monde un petit avantage. Je ne parle point ici des sciences propres de chaque Etat: je suppose, qu'un jeune homme destiné à servir l'Eglise, s'instruit à fond de la Theologie; un homme de Robe, des Loix & des Coutumes; & un homme d'Epée, de tout ce qui regarde la guerre.

V.

Quel doit être le but de ses études.

LEs actions, qui seroient bonnes d'elles-mêmes, changent de nature, quand elles sont faites par un mauvais principe. L'étude est une occupation, qui de foi est bonne & honnête: mais il faut examiner, par quel motif on s'y applique. C'est d'ordinaire, ou pour aquerir de la réputation, ou pour se procurer quelque établissement avantageux, ou pour être utile au public conformément à l'ordre de la Providence, qui veut, que chacun travaille selon ses forces, & selon les talents qu'il a receus. Les deux premiers motifs sont mauvais: il vaudroit mieux ne pas étudier, que de le faire par orgueil, ou par intérêt. Le troisième, étant fondé sur la loi naturelle, & sur les principes de la Religion, est bon & digne d'un cœur noble. Ainsi ceux, qui sont chargés de l'éducation des enfans, doivent leur faire comprendre de bonne heure, que le tems de leur études ne peut être bien employé, s'ils ne les raportent à la gloire de Dieu, à leur propre perfection, & à l'utilité de l'Etat, ou de l'Eglise.

VI.

VI.

Du bon usage de la science.

IL me semble, que ceux qui sont élevés au dessus des autres par leur naissance, ou par leurs dignités, devroient aussi les surpasser par l'étendue de leurs connoissances. Du moins on ne peut douter, que la science ne soit fort utile à un homme de qualité, pourveuqu'il en sache faire un bon usage, & qu'au lieu de s'enorgueillir de ses lumières, il s'en serve à régler son cœur, & à perfectionner son esprit. Sur ce pied-là, quelque capable & quelque savant qu'il puisse être, il ne doit jamais faire hors de propos une vaine montre de son érudition, disputer avec chaleur sur des bagatelles, vouloir tout reduire à son sens, & parler d'un ton dogmatique; ces manières pédantesques déplaisent extrêmement aux honnêtes gens. La connoissance des belles lettres doit polir nos mœurs, & nous inspirer plus de douceur, de discrétion & de retenue. Aussi voyons-nous qu'ordinairement les vrais Savans ont beaucoup de modération, d'humilité & de sagesse: parcequ'à proportion qu'ils ont plus de lumières, ils connoissent mieux & leurs défauts, & leurs devoirs.

VII.

Ce que l'on doit à ses parens.

LEs loix de la nature & de la bienfiance nous obligent, de rendre à nos Parens le respect, qui leur est deu; de défendre leur honneur, & de soutenir leurs interêts, quand nous le pouvons faire sans injustice. Outre que c'est un devoir, c'est encore un avantage considerable, que de demeurer étroitement uni avec ses proches. On ne voit guère

guère tomber en décadence les familles, qui sont unies de la sorte : elles s'aident & se soutiennent mutuellement, soit par elles-mêmes, soit par leurs amis ; & cette bonne intelligence les maintient en honneur & en autorité. Quand même nos Parens n'auroient pas beaucoup de mérite, la bienfiance & la charité veulent, que nous évitions de rompre avec eux ; que nous cachions leurs défauts autant qu'il est possible ; & que dans l'occasion nous ne refusions pas de les servir.

VIII.

Etre soumis aux loix de l'Etat.

LE droit divin, l'ordre de la société civile, le bien général des peuples demandent, que chaque particulier se soumette aux loix. Dans un Etat monarchique les sujets sont obligés d'honorer leur Roi, & de lui obéir ; & dans les Républiques on doit être soumis aux Magistrats : c'est un devoir indispensable, & une loi reçue de tout tems par toute la terre. Ce qui est autorisé dans un Etat par un long usage, ne doit être changé que pour des raisons, & plus fortes que celles, qui l'ont fait établir, & plus utiles au bien universel, auquel chacun est obligé de concourir. Les nouveautés, que des particuliers voudroient introduire dans l'administration d'un Royaume, seroient plutôt capables de le détruire, que d'en affermir, ou d'en augmenter la puissance. L'Histoire est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. C'est en vain, que ceux, qui se revoltent contre leurs Souverains, les accusent de violence & de tyrannie, l'ambition, qui aveugle ces rebelles, les empêche de considérer, que Dieu nous ordonne d'obéir aux Puissances qu'il a établies sur nous, quand elles

les abuseroient de leur autorité; à moins que ce ne fût pour nous obliger à faire ce qu'il nous defend lui-même: que les loix civiles ont toujours condamné la rebellion; quelque spécieux prétexte qu'on ait peu lui donner: & qu'enfin il est constant par l'expérience de tous les siècles, que les horribles maux, que causent les guerres civiles, les revoltes des sujets, sont sans comparaison plus grands, que ceux qu'un Prince peu équitable fait quelquefois souffrir à son peuple. Outre que s'il étoit permis aux particuliers, de désobeir à leurs Supérieurs, quand ils croiroient avoir droit de s'en plaindre, comme les rebelles le supposent, il n'y auroit point de société, ni de forme de gouvernement qui peût subsister: puisque chacun, trompé par ses passions, ne manqueroit jamais de raisons aparentes pour s'oposer aux Puissances les plus légitimes. Ainsi quelque mauvais usage que fassent de la souveraine autorité ceux, qui en sont revêtus, que les peuples demeurant dans les bornes du devoir & de l'obeissance, reconnoissent en cela Dieu irrité, qui les châtie: & qu'ils le supplient, lui qui tient en sa main les cœurs des Rois, de donner à leur Prince les vertus nécessaires pour gouverner avec autant de bonté que de justice. Heureux cependant l'Etat, où le Roi regarde ses sujets comme ses enfans, & où ses sujets le considèrent comme leur Père! Heureux le Royaume, où le Prince ne s'applique qu'à procurer la félicité de ses peuples, & où les peuples tâchent de répondre dignement aux soins, que leur Souverain prend de leur bonheur! Heureuse donc la France, où l'on voit cette union parfaite, & cette admirable correspondance de tous les membres de l'Etat avec leur auguste Chef!

IX.

N'être attaché qu'au Roi.

Cette maxime n'est qu'une suite de la précédente. Car les loix de l'Etat nous obligent d'obéir au Roi, & nous défendent tout engagement contraire à ce premier devoir. Or ceux, qui se dévouent entièrement à quelque personne élevée au dessus d'eux par son rang, ou par sa naissance, sont en danger de manquer de fidélité à leur Prince, lorsque les personnes, à qui ils se sont attachés, en manquent elles-mêmes. C'est pourquoi les Sages ont toujours désapprouvé ces liaisons trop étroites, & ces engagements particuliers, qui en plusieurs rencontres se trouvent opposés à nos obligations naturelles. Il nous doit suffire de rendre aux premières Têtes de l'Etat les respects qui leur sont deus, sans jamais nous donner à elles de telle sorte, que nous leur vendions, pour ainsi dire, notre liberté, dont le Roi seul est le Maître. Ce n'est pas que je blâme en général l'attachement, que l'on a pour les Grands. Car si cet attachement ne va point jusqu'à nous faire suivre aveuglément leurs passions criminelles, & qu'il n'ait rien de contraire à nos devoirs, on ne peut pas le condamner. Mais il faut prendre garde, si ces Grands sont eux-mêmes attachés & soumis au Souverain; & s'ils ne prétendent point par leurs bienfaits nous faire entrer avec eux dans des engagements, qui ne puissent compatir avec l'obéissance qui lui est due. Que si nous reconnoissons, qu'ils aient un dessein si criminel, c'est alors qu'il faut s'éloigner d'eux, & sacrifier généreusement à notre devoir l'esperance de quelque avantage que ce puisse être. Il arrive même, que les promesses flatteuses, que font les Grands, qui

se rendent Chefs de parti, n'ont presque jamais leur effet, parcequ'au lieu de pouvoir faire du bien aux autres, ils tombent eux mêmes dans toute sorte de misères. Ils y précipient ceux, qui se sont attachés à leur fortune : & les uns & les autres reçoivent enfin le juste chatiment qu'ils ont mérité. Soyons donc persuadés, que quelques révolutions, qui arrivent dans un Royaume, il faut toujours s'attacher au Roi; & que c'est le parti le plus juste & le plus avantageux de tous.

X.

Contre ceux, qui osent censurer le gouvernement.

CE ne peut être que par une téméraire présomption, que des sujets trouvent à redire à l'administration de l'Etat, s'imaginant que les affaires publiques iroient mieux, si elles étoient conduites selon leurs idées. C'est à eux à se soumettre aux loix, & à se conformer aux réglemens qui doivent être observés sans murmure, & sans opposition de leur part. La réformation des abus, qui se glissent de tems en tems dans le Royaume, seroit sans doute à souhaiter: mais les moyens de la procurer sont si difficiles, que de l'entreprendre sans une autorité legitime, ce seroit plutôt travailler à ébranler la Monarchie, qu'à y retablir le bon ordre. Des particuliers sont coupables s'ils osent censurer le gouvernement. Il n'appartient qu'au Roi & à ses Ministres, d'examiner, s'il y a dans l'Etat des désordres à corriger. Si cependant les assemblées des Etats, qui se tiennent en divers lieux, découvrent quelques abus dans leurs Provinces, elles peuvent se servir de l'auto-
rité

rité, que le Roi leur donne pour les réformer. Et quand leur autorité ne fuffit pas, & que les défordres, dont il s'agit, tirent à conséquence, elles doivent en donner avis à Sa Majesté, afinqu'elle y remédie de la manière qu'elle jugera la plus avantageuse à son peuple. Mais après tout ce qui pourroit être allegué, le Roi doit demeurer le Maître. Et quand même il n'accorderoit pas des demandes, qui paroistroient bien fondées, on doit se persuader, qu'il n'en use ainsi que pour le bien de ses sujets, & pour des raisons, qui ne sont connues qu'à lui, & à son Conseil.

XI.

*Contre les Auteurs des troubles & des
conspirations.*

ON peut juger par ces principes, combien sont criminels ceux, qui sous prétexte de demander la réformation de quelques abus, excitent des troubles dans l'Etat, & y causent par leur revolte ces défordres funestes, qui l'ébranlent quelquefois, & même qui le renversent entièrement. Lorsque ces dangereux partis se forment, il se trouve des gens, qui pour se faire craindre, affectent de rendre leur fidélité suspecte, esperant, que pour les retenir dans le devoir, on leur accordera les graces & les emplois, qu'ils souhaitent. C'est une fausse politique, & une méchante finesse, que d'employer ces moyens captieux pour s'avancer à la Cour. L'expérience nous apprend, qu'on ne réussit point par cette voi; & qu'au contraire il arrive presque toujours, qu'on se perd en la suivant. Ces raisons & sur-tout l'attachement à notre devoir, doivent nous obliger en toutes sortes d'occasions, de rejeter constamment les propositions, qui lui sont oposées, & d'éviter jusqu'aux moindres

dres' choses, qui pourroient faire douter de notre fidélité. Quelque criminelles que soient les conspirations, dont on vient de parler, elles le sont pourtant moins que celles, qui s'ataquent à la Personne sacrée des Rois, & qui ne tendent à rien moins qu' à les détroner. Les Chefs de ces factions detestables doivent être regardés, comme des furieux, qui sacrifient tout à leurs passions, comme les plus cruels Ennemis de leur patrie. Ces Rébelles ont beau déclarer hautement, qu'ils n'ont pris les armes, que pour maintenir les Loix de l'État: ce prétexte usé n'est plus propre à tromper personne. Car après ce que tant d'habiles gens ont écrit sur cette matière, on ne peut ignorer, que selon les Loix divines & humaines, chacun est indispensablement obligé d'être fidèle à son Prince, & qu'un Souverain légitime ne relève que de Dieu seul. D'où il suit, que ceux, qui bien loin de lui obeir, prétendent se mettre à sa place, ou la donner à un autre, sont condamnés par les Loix mêmes, dont ils se vantent faussement d'être les Défenseurs. En France, en Angleterre, & dans presque tous les Royaumes du monde, le sceptre ne peut passer d'une main en une autre que par droit de succession. Et le plus grand de tous les crimes, que des sujets puissent commettre, c'est d'entreprendre d'usurper la puissance souveraine. Ainsi il faut avoir en horreur ces attentats sur l'autorité des Rois: nous devons faire tous nos efforts, pour leur conserver la couronne, si l'on veut la leur enlever, & pour les maintenir sur le trone au péril de notre propre vie. Il n'y a que cette union des fidèles sujets avec leur Prince légitime, qui puisse empêcher la ruine d'un État troublé par les guerres civiles, & qui soit capable d'y rétablir la paix & la tranquillité.

VERIT. POLITIQ.

B

XII.

XII.

Moyen pour se faire aimer.

Il n'est rien de si avantageux dans le commerce du monde, que de savoir se faire aimer. En effet, celui qui fait se rendre maître des cœurs, entreprend peu d'affaires, qui ne lui réussissent, parcequ'il trouve par-tout des Protecteurs & des amis. Mais comment entrer dans les cœurs, dira-t-on, il est si mal-aisé des les gagner? Pas tant que l'on se l'imagine. En premier lieu l'honnêteté est un moyen très-propre pour cela. Elle rend l'esprit souple, docile, insinuant; elle nous empêche de choquer les autres; elle nous porte à nous accommoder à leur humeur, autant que notre devoir le permet: la complaisance & les égards, qu'elle nous fait avoir pour ceux, avec qui nous vivons, nous concilie leur bienveillance. La sincérité fert aussi beaucoup à s'attirer l'amitié & la confiance de ceux que l'on pratique, pourveuque cette vertu soit accompagnée de prudence & de discrétion. Une humeur bien faisante est encore une voie seure pour aller au cœur: du moment qu'un homme passe pour officieux & obligeant; on se sent disposé à l'aimer avant même que de le connoître, & sa présence achève ce que sa réputation avoit commencé. A ces divers moyens ajoutons-en un, qui les renferme tous en quelque sorte. *Voulez-vous vous faire aimer des autres, aimez-les vous-même le premier*; témoignez-leur de l'attachement, & de l'estime. Le plaisir d'être aimé est si doux, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer à son tour, & de favoriser la personne, qui nous le cause. Voilà quelques moyens généraux, qui sont de grand usage pour s'insinuer dans les cœurs. Peu de gens les mettent en Pratique, peu de gens aussi en sen-

tenc

tent les heureux effets. Je ne marque point les moyens particuliers, dont on peut se servir pour se faire aimer des hommes: cela dépend de leur âge, de leur humeur, de l'état de leurs affaires & des différens caractères de leur esprit. J'ajoute seulement, qu'ils ont presque tous un foible, ou une passion dominante, par où il est facile de les gagner. Mais comme cette passion est ordinairement déréglée, on ne doit point être assez lâche pour les flater par cet endroit, afin d'obtenir d'eux ce qu'on souhaite. Car ce seroit violer cette loi de l'honneur, appuyée sur les principes de la Morale chrétienne, *qu'il n'est jamais permis d'employer des moyens illicites, quand même ce seroit pour réussir dans les entreprises les plus justes.*

XIII.

De la haute naissance, & de la réputation.

IL vaudroit beaucoup mieux pour un homme de qualité, qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuse ou criminelle. Plus son extraction est illustre, plus il est coupable, s'il dégenère de la vertu de ses Ayeux. Les grands biens, les dignités, la haute naissance, qui relèvent le mérite des personnes, qui sont déjà en estime, ne servent qu'à augmenter la confusion & la honte de ceux, qui se sont perdus de réputation par leurs désordres. A quoi pensent donc tant de gens, qui se piquent d'être de qualité, qui vivent en même tems d'une manière peu chrétienne, & peu digne d'un honnête homme? Croient-ils, que l'honneur soit un bien héréditaire, & que la gloire de leurs Ancêtres rejailli-

ra sur eux, tandis qu'ils les deshonorent en quelque sorte par leurs vices? *La vraie noblesse & la vraie grandeur est celle de l'ame*: & si les Gentils-hommes sont préférés aux Roruriers, c'est parcequ'on suppose, qu'ils ont des qualités dignes de leur naissance illustre. La droiture, la générosité, le courage, la valeur, la fidélité pour leur Prince, le zèle pour le bien de l'Etat, sont les caractères, qui doivent les distinguer. C'est par la pratique de ces vertus, qu'ils peuvent réhausser avantageusement l'éclat de leur origine, & surpasser la gloire de leurs Prédecesseurs. Mais ils doivent se souvenir, qu'une seule mauvaise action suffit, pour détruire tout ce qu'on avoit aquis de réputation en plusieurs années. Quel malheur de perdre un bien si précieux, pour s'abandonner aux mouvemens désordonnés de quelque passion violente! Si les jeunes gens considéroient, combien la bonne réputation est avantageuse, ils en seroient sans doute beaucoup plus retenus & plus sages. Qu'ils sachent donc, qu'en ce tems-ci c'est par elle, que l'on gagne les bonnes graces du Prince, & que l'on s'avance à l'Armée & à la Cour; que c'est elle, qui donne cours au mérite, & qui le fait honorer par tout: que c'est par elle enfin qu'on se fait des amis, & qu'on est regardé favorablement de tout le monde. Au contraire, un malhonnête homme, & qui passe pour tel, est haï & méprisé: on le fuit, & personne ne veut entrer en commerce avec lui. Il ne doit point prétendre à la faveur du Prince, ou des Ministres: On n'a garde d'avancer celui, qu'on n'estime pas, & dont par consequent on se défie. Ainsi il n'y a point de graces, point d'emplois à esperer pour un homme sans honneur. S'il a de grands biens, quelques misérables esclaves de l'intérêt s'attachent

ront peut-être à lui: mais il n'aura jamais d'ami véritable, & il se verra banni pour toujours de la société des honnêtes gens.

XIV.

Du choix d'un état.

C'est une action de dangereuse conséquence, que de choisir trop à la hâte un état pour tout le cours de la vie. Vous ne devez vous déterminer là dessus, qu'après avoir bien examiné vos inclinations, vos forces, vos talens; considérez ensuite, si vous êtes capable de remplir tous les devoirs attachés à la profession, que vous voulez embrasser, & si vous pourrez supporter le travail & la peine, qui s'y rencontrent. Prenez conseil en cette occasion d'une personne sage & éclairée: découvrez-lui avec constance vos sentimens les plus secrets. Comme le choix d'un état est la plus grande affaire de la vie, votre premier soin doit être, de consulter Dieu là dessus, & de lui demander sa grace: car sans cette divine lumière vous ne pouvez connoître, quel est l'emploi, que la Providence vous a destiné. Chacun doit surtout se défier de soi-même, & s'observer de bien près: parcequ'il est à craindre, que selon la pernicieuse coutume de ce siècle, notre penchant naturel ne nous porte à nous déterminer sur ce choix important par des considérations humaines, sans nul égard pour le salut. Que l'amour propre n'ait donc aucune part à la résolution, que vous prendrez dans une conjoncture si délicate. Cependant si après avoir examiné toutes choses, vous ne reconnoissez point, que Dieu vous appelle à une autre condition, vous devez demeurer dans celle, où il vous a fait naître. Disposer autrement de soi

fans vocarion, faire des vœux, changer d'habit, & de façon de vivre, c'est plutôt chercher en vain à calmer ses inquiétudes, que travailler solidement à son bonheur. Quand on passe d'une condition à une autre, on risque toujours beaucoup, à moins que cela ne se fasse selon les règles de la véritable sagesse. Ainsi *gardez-vous bien de changer d'état par caprice, ou par passion.* Un pareil changement n'est jamais heureux, & l'on en fait une longue pénitence, si la raison éclairée par la foi ne le juge avantageux & nécessaire.

XV.

Etre vigilant, appliqué, laborieux.

L'Application est nécessaire pour faire bien tout ce que l'on fait. Si les grands Génies, quelque atentifs & quelque habiles qu'ils soient, ne font pas toujours heureux dans leurs entreprises, quel succès peut attendre un esprit moins éclairé, qui ne s'applique pas fortement à faire réussir ses desseins ; Un homme, qui veut s'avancer, trouve mille obstacles en son chemin. Ses envieux s'opposent à son élévation ; ses concurrens s'empresstent pour obtenir le poste, où il aspire : ceux, qui le précèdent, veulent empêcher ses progrès, ceux qui le suivent, font leurs efforts pour l'ateindre ; ceux qui marchent avec lui, tâchent de le devancer : le moyen de vaincre tant d'ennemis, à moins que d'avoir beaucoup de vigilance ? D'ailleurs nous vivons dans un siècle, où rien ne plait que ce qui est excellent & parfait en son genre : tout ce qui n'est que médiocre, est méprisé, ou peu estimé. Or quelque génie qu'on puisse avoir, il est presque impossible d'exceller en quoi que ce soit sans une application extrême. *C'est donc se flater

ter que de croire devenir habile homme, si l'on n'est résolu de travailler beaucoup & constamment.

XVI.

Des premières entreprises.

C'EST une maxime commune, mais très utile, *qu'il faut prendre de justes mesures, avant que de rien entreprendre, en sorte qu'on n'ait rien à se reprocher, s'il arrive un mauvais succès.* J'ajoute, qu'on doit faire tous ses efforts, pour venir à bout des premières entreprises où l'on s'engage. C'est bien souvent là-dessus que roulent la fortune & la réputation d'un homme, qui commence d'être employé. S'il ne réussit pas la première fois, on présume, que c'est faute de jugement & de conduite; de sorte qu'on ne lui confie point d'emploi considérable, où il puisse se signaler. A l'armée, par exemple, c'est un étourdi, dira-t-on, il se fit battre mal à propos en telle rencontre: sa témérité feroit sans doute échouer l'entreprise dont il s'agit maintenant; ainsi il en faut donner le soin à un autre, qui soit plus sage que lui. Voilà comme on parle. Cependant ce jeune Officier, que l'on blâme, n'est nullement coupable de la faute, qui lui est imputée, il a très bien fait son devoir. N'importe: s'il a manqué son premier dessein, on ne laisse pas de l'accuser d'imprudence. Or puisqu'on est quelquefois assez injuste pour condamner ceux même, qui n'ont point fait de faute; quelle indulgenre aura-t-on pour celui, qui dans son premier emploi ne se comporte pas bien? Les premières impressions, qu'on donne de soi, durent si long-tems, qu'un jeune homme ne sauroit prendre trop de précautions pour bien commen-

cer, & pour faire concevoir d'abord une opinion avantageuse de sa conduite.

XVII.

Par quelle voie on doit s'atirer l'estime des Princes & des Grands.

IL est aussi glorieux d'aquerir l'estime des Princes par de belles actions, qu'il est honteux de gagner leurs bonnes graces par de lâches complaisances. Un Gentil-homme doit se soutenir auprès d'eux avec honneur, sans qu'aucun intérêt puisse l'obliger à rien faire, qui soit indigne de sa qualité. Outre les services, qu'il rend aux personnes d'une si haute naissance, il faut encore qu'il ait beaucoup de respect & de déférence pour elles. Il doit leur dire sincèrement les vérités qu'on leur cache, & qu'il leur importe de savoir; les leur apprendre pourtant avec la circonspection & les égards nécessaires, & leur faire connoître en toutes rencontres, combien il est ataché à leurs véritables intérêts. Celui qui tient cette conduite, est rarement disgracié: parceque ses actions se justifient d'elles-mêmes. Il est vrai, que la sincérité choque quelquefois: cependant lorsqu'elle est accompagnée de respect & de discrétion, & soutenue par une vertu solide, les Princes & les Grands, qui sont naturellement généreux, l'estiment plus qu'on ne pense. Au contraire, une flaterie outrée leur deplait: Ils méprisent les flateurs comme des ames basses, à qui les lâchetés ne content rien, quand il s'agit de leur fortune: & ils savent parfaitement distinguer un honnête homme, sur lequel ils peuvent compter, d'avec un Courtisan, qui n'a atachement pour eux qu'autant que son intérêt l'y engage. Ce n'est donc pas un moyen propre

propre à se faire estimer des Grands, que de ramper en leur présence, & d'avoir pour eux des complaisances criminelles. Un homme, qui les honore & qui les sert dans l'occasion, mais qui est droit, sincère, & qu'aucune considération ne peut détacher de son devoir, leur plait davantage, & ils l'avancent plus volontiers.

XVIII.

Des avantages de la véritable amitié.

Pour juger des avantages, qu'on peut tirer d'une amitié solide, il suffiroit, ce me semble, de considérer l'état d'un homme, qui n'a point d'amis. Il est comme étranger au milieu de sa patrie; & lorsqu'il a besoin d'apui, de conseil, d'assistance, il ne trouve personne, sur qui il puisse compter, & dont il ait lieu d'attendre du secours. Si quelque bonheur lui arrive, il n'en est guère plus content, parcequ'il a le déplaisir de voir, qu'on ne prend nulle part à ce qui le regarde; & s'il tombe en quelque disgrâce, il a d'autant plus de peine à la supporter, qu'il se trouve obligé d'en soutenir lui-seul tout le poids; ce qui n'est pas possible à l'homme. Mais un ami fidèle partage avec nous & notre joie & notre douleur: il nous console dans nos déplaisirs, il relève notre courage abatu, & il soutient généreusement par son crédit & par ses biens notre fortune chancelante. Ses conseils nous sont d'une grande utilité dans nos affaires; & ses sages avis nous portent à rectifier ce qu'il y de mauvais dans nos mœurs, & d'irrégulier dans notre conduite. Mais sans m'arrêter plus long-tems à marquer tous les bons offices, qu'on peut recevoir d'un ami, que ne pourrois-je pas dire du plaisir, que l'on goûte dans l'amitié considérée en elle-même? Il est certain

qu'un des plus grands contentemens de la vie, c'est d'aimer, & d'être aimé. Rien n'est si agréable, que cette union de volontés, & cette conformité de sentimens, qui se trouve entre deux vrais amis. Et qu'y a-t-il de plus doux, que cette confiance réciproque & sincère, qu'ils se font l'un à l'autre de leurs pensées les plus secrètes. C' n'est encore là qu'une légère idée des avantages & des douceurs d'une véritable amitié. On ne sauroit les exprimer d'une manière assez vive, ni assez forte; & il faut avoir aimé pour les bien concevoir.

XIX.

Du choix d'un ami.

SI les avantages d'une sincère amitié sont si considérables; les périls, où nous expose un faux ami, ne sont pas moins grands; outre que ses fautes nous sont en quelque sorte attribuées, s'il nous engage dans de mauvaises affaires, & nous fait tomber dans les mêmes malheurs, où le jette sa mauvaise conduite. Il est donc important de ne se lier d'amitié, qu'avec un homme, qui ait les qualités nécessaires pour être un ami véritable. La première & la plus essentielle de ces qualités, est la piété: sans elle l'amitié la plus étroite ne peut long-tems subsister, parcequ'elle n'a point de fondement solide; & des passions contraires mettent bien-tôt la division entre ceux, qui ne sont unis que par intérêt, ou par quelque autre motif encore plus mauvais. Que l'ami, que nous choisirons, soit outre cela sage & éclairé: *la piété sans la prudence ne se soutient pas dans le monde.* Il doit aussi avoir le cœur tendre, mais ferme & généreux; Etre civil, modeste, liberal, maître de ses passions, attaché à ses devoirs, en un mot, il doit

doit être parfaitement honnête homme. Si nous avons nous-mêmes ces belles qualités, nous demeurerons toujours unis avec un ami de ce caractère, & une amitié si pure ne contribuera pas peu à notre bonheur. Mais où trouver un tel ami? J'avoue qu'il est mal-aisé, que tant de vertus se rencontrent en une seule personne. Et après tout, pourveu qu'elle ait les principales vertus, dont on vient de parler, la piété, la prudence, l'honnêteté, l'attachement à ses devoirs; il faudra se résoudre à supporter ses foibles. Car comme nous avons chacun les nôtres, & que nous souhaitons qu'on nous les pardonne, il est bien juste, que nous ayons à notre tour quelque indulgence pour les petits défauts de nos amis, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite.

XX.

Du bon & du mauvais usage du tems.

UN des plus surs moyens, dont on puisse se servir pour goûter quelque repos en cette vie, & pour être heureux après la mort, c'est de bien employer le tems. Pour cela, voici, ce me semble, ce que l'on doit faire: Il faut s'occuper à l'étude, chacun selon ses veues & sa condition; lire avec choix & avec methode; méditer à loisir; aimer la vérité, & la suivre en toutes choses. On doit consulter souvent les personnes éclairées, travailler à connoître les hommes en général, & soi-même en particulier, s'instruire parfaitement de l'état, que l'on veut embrasser; & quand une fois on y est engagé, s'en acquiter avec exactitude. Mais comme ce qui n'est pas fait par un bon principe, ne sauroit nous procurer un solide bonheur, notre soin principal doit être d'aimer Dieu,
de

de le servir avec fidélité, & de rapporter toutes nos actions à sa gloire. Ceux, qui emploient ainsi leur tems, ne s'ennuient jamais; ils vivent dans une grande tranquillité: ils se remplissent l'esprit de quantité de belles & utiles connoissances, qui les occupent agréablement, quand ils sont seuls; qui les rendent nécessaires à leur patrie; qui servent à régler leurs mœurs & leurs affaires, & qui leur attirent par-là l'estime de toutes les personnes de mérite. Au contraire on n'a que du mépris pour ceux, qui fuyant un travail utile & honnête, ne s'occupent qu'à la recherche de leurs plaisirs. Comme ces fortes de gens vivent dans une profonde ignorance de leurs devoirs, & qu'ils ne font aucune réflexion sur eux-mêmes, ils s'engagent insensiblement dans la débauche, qui, après avoir corrompu leur cœur, corrompt aussi leur esprit, & les porte à l'impieeté & au libertinage; en sorte que leur vie, d'inutile qu'elle étoit au commencement, devient ensuite criminelle, & presque toujours malheureuse. Puis donc que les suites d'une lâche oisiveté sont si funestes; & que d'ailleurs le bon usage qu'on fait du tems, produit de si grands biens: n'est-ce pas une chose surprenante, que la plupart des hommes le comptent pour rien; qu'ils ne cherchent qu'à le perdre, & qu'ils puissent se résoudre à passer leur vie sans rien faire pour Dieu, pour le public, ni pour eux-mêmes. Ne soyons pas assez imprudens pour commettre une si grande faute: elle est irréparable, & le repentir en est éternel.

XXI.

Parler peu, écouter les autres.

Les hommes veulent briller dans les conversations:

tions; ils aiment à faire paroître ce qu'ils ont d'esprit & de science, & ainsi ils souhaitent fort qu'on les écoute : delà vient, que si vous parlez peu, & que vous soyez attentif à ce que disent les autres, vous leur plairez infalliblement. Il semble, que celui qui parle beaucoup, regarde ceux avec qui il s'entretient, comme des ignorans qu'il veut instruire. Aussi les grands Parleurs passent-ils pour gens, qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes. On les évite avec soin, parcequ'ils fatiguent par leurs longs discours, par leurs fréquentes rédités, & par le détail ennuyeux, dans lequel ils descendent. Un homme d'esprit, & qui fait vivre, écoute avec attention ce que l'on dit : il parle peu; mais toujours à propos, fort réservé sur-tout à dire ce qu'il pense sur les matières délicates. De cette sorte sans déclarer son sentiment, à moins que la prudence ne le lui permette, & que la bienfaisance ne l'y engage, il apprend celui des autres, il découvre, quel est le caractère de leur esprit, & de plus il évite les fautes, dans lesquelles tombent ordinairement les personnes, qui parlent trop.

XXII.

Des Duels.

IL est étonnant, que la barbare coutume de se battre en duel ait duré si long-tems en France. Quelle fureur de s'égorger pour un démêlé particulier, & souvent pour des bagatelles? On ne peut sans horreur envisager les suites funestes de ces actions inhumaines. Celui, qui se porte à cette extrémité, perd tous ses biens: il est contraint de sortir du Royaume, & de se séparer pour jamais de tout ce qu'il a de plus cher. Il hazarde sa vie
qu'il

qu'il peut perdre dans le combat, s'il y succombe : ou sur un échafaut, s'il en échape. Enfin, pour comble de malheur, il perd son ame s'il est tué en cette occasion. C'est pour conserver son honneur, dira quelcun, qu'on s'expose à tous ces périls. Faux & impie prétexte ! Quoi donc ! au milieu d'un Royaume chrétien, les gens du monde oferont-ils dire, qu'ils conservent leur honneur en violant le premier & le plus indispensable de tous les devoirs, qui est d'obéir à Dieu ? Persuadés, qu'il est glorieux d'exécuter les ordres du Prince, peuvent-ils croire sans un étrange égarement d'esprit, qu'il soit honteux d'accomplir la loi du souverain des Rois, en lui sacrifiant des ressentimens, qui sont si souvent très injustes. Mais laissons la loi divine à part : le Monarque, ou plutôt le Heros, qui regne en France, ignore-t-il, en quoi consiste la véritable bravoure ? Cependant il tient pour généreux & braves ceux, qui soumis à ses volontés, n'entreprennent point de se faire justice par les armes, & il se réserve à lui-même, ou renvoie aux plus éclairés de l'Etat sur ces matières la connoissance des injures, pour en ordonner la réparation. Ainsi l'honneur de ceux, qui ne se vengent point, est à couvert, puisque le Prince en est le garant. De plus, les personnes judicieuses aprouvent la sage conduite de ceux, qui étouffent leur ressentiment pour obéir à Dieu & au Roi. Car elles savent, que s'abandonner à la colere & à l'ardeur de se venger, c'est une action toute animale : mais que savoir se modérer, être *Maître de ses passions les plus vives, c'est le propre d'une grande ame.* En faut-il davantage pour faire concevoir, quel est le crime & l'aveuglement de ceux, qui osent encore renouveler les duels déjà presque abolis. Que personne dons n'imites

ces

ces téméraires: mais que le triste souvenir de tant de braves gens, qui ont péri sans honneur dans ces combats défendus, & l'image du danger, où l'on s'expose par-la, arrête ceux, qui se laissent emporter aux mouvemens impétueux de la colère & de la vengeance, & les empêche de se précipiter dans l'excès des malheurs, qui sont les suites ordinaires de ces criminelles actions.

XXIII.

*Rendre aux Ministres les honneurs
qu'on leur doit.*

RAmper servilement devant les Ministres & devant ceux, qui sont en credit, c'est une bassesse; les mépriser, c'est une fierté blâmable; censurer leur conduite, c'est une témérité dangereuse; puisque par-là on s'atire leur indignation, & l'on s'expose à leur ressentiment, dont l'effet est d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent plus facilement nuire à leurs ennemis. Entre ces extrémités vicieuses il y a un milieu qu'il faut tenir, c'est d'avoir pour ceux, qui sont les dispensateurs des graces du Prince, & qui lui aident à soutenir le poids des affaires, toute la déférence & tout le respect, qu'il doivent raisonnablement attendre des personnes de qualité. Un homme de naissance peut aussi, sans trop s'abaisser, tâcher d'aquerir leurs bonnes graces, & ne pas negliger les avantages, qu'il croit pouvoir rétirer de leur protection, pourveu néanmoins que ce soit par des voies légitimes. Si arrive même qu'il reçoive d'eux quelque bienfait, les loix de l'honneur l'obligent, de leur en témoigner dans l'occasion sa reconnoissance, autant que ses premiers devoirs, & le service du Roi peuvent le lui permettre.

XXIV.

XXIV.

De l'amour des plaisirs.

IL se trouve des gens, qui s'abandonnent à leurs plaisirs avec un tel emportement, qu'ils ruinent leur santé, jusqu'à perdre quelquefois la vie par leurs debauches. De telles gens sont-ils Chrétiens, puisque pour satisfaire leurs passions déréglées, ils violent toutes les loix de la Religion? Sont-ils raisonnables, puisque dans l'usage des plaisirs, ils passent les bornes, que leur prescrit la raison? Peut-on dire même, qu'ils soient hommes, puisque par leurs excès criminels ils se deshonnorent & s'abrutissent, & qu'ayant moins de retenue que le reste des animaux, ils sont en quelque sorte inférieurs aux bêtes les plus viles, qu'on ne voit jamais rien pendre au de-là de ce qui est nécessaire à leur conservation. Pour ne pas tomber dans de si étranges déréglemens, usons modérément & sans passion des plaisirs, que la raison & la loi divine permettent. N'attachons point notre cœur à ces plaisirs passagers & frivoles, qui ne peuvent nous rendre heureux; mais plutôt rapportons-en le légitime usage à la gloire de Dieu, qui est notre fin. Ainsi nous conserverons trois grands biens, que la débauche nous feroit perdre; je veux dire la pureté de l'ame, la santé du corps, & la liberté de l'esprit.

XXV.

S'étudier soi-même.

L'Amour propre est un menteur, dit-on, *chacun se flate & s'estime plus qu'il ne vaut.* Cela est vrai: mais que s'ensuit-il de-la? Qu'il faut nous étudier nous-mêmes; c'est à dire nous examiner

miner à fond, & sans prévention. Cet examen nous fait connoître le caractère de notre esprit, & la disposition de notre cœur; & certe connoissance nous est très avantageuse: elle nous sert à faire valoir nos talens, à corriger nos mauvaises inclinations, à nous défaire de nos vices, & à perfectionner nos vertus. Tel seroit un homme accompli, & pourroit facilement avancer sa fortune, s'il n'avoit un défaut considerable, duquel il ne s'aperçoit point, parcequ'il ne rentre jamais en lui même pour voir ce qui s'y passé. Nous devons aussi faire beaucoup de réflexion sur nos actions; sur celles, que nous avons déjà faites, pour nous mieux conduire à l'avenir; & sur celles, que nous devons faire pour en régler les circonstances, & pour en prévoir toutes les suites. Il coûte cher quelquefois, d'agir par humeur, ou par passion, & un caprice ou une négligence nous cause un fort long repentir. Il est encore très utile de remarquer ce que chacun fait de bien & de mal; la sagesse des uns nous sert de modèle, & la mauvaise conduite des autres nous fait songer à rectifier ce qu'il y a de défectueux dans la notre.

XXVI.

Avoir commerce avec les sages & les habiles gens.

Nous naissons tous dans une ignorance profonde & universelle. Les études, qui nous occupent pendant la jeunesse, éclaircissent un peu ces épaisses ténèbres, dont notre esprit est envelopé. Nous aquerons ensuite par l'usage du monde un petit nombre de connoissances, qui nous font garder quelque ordre dans notre conduite. Mais ce peu de connoissances ne suffisent pas à un homme

VÉRIT. POLITIQ.

C

de

de qualité, qui veut parvenir aux plus hautes places. Combien de choses lui réste-t-il encore à favoir dans les sciences spéculatives, & dans son propre métier, dans la Morale, dans l'Histoire, dans la Politique. Il n'a ni assez de loisir, ni peut-être assez d'esprit, pour apprendre par lui-même ce qu'il y a d'utile & d'agréable en tout cela. Que fera-t-il donc pour s'en instruire? Il entrera en société avec les personnes les plus éclairées. Il aura même chez lui quelque homme habile, qui par un long & pénible travail, ayant aquis une érudition très étendue, lui apprendra insensiblement dans des entretiens familiers ce que ces diverses sciences renferment de plus beau & de plus nécessaire. Un Grand, qui suit cette maxime, ne peut manquer de servir utilement l'Etat, & d'aquerir de la réputation. Car le commerce qu'il a avec les savans, les sages & les plus grands génies, ne lui laisse presque rien ignorer. Et comme il se remplit l'esprit de tout ce qu'ils savent de meilleur, chacun dans leur profession, il paroît, selon les diverses occasions, qui se présentent, excellent Orateur, savant Philosophe, sage Jurisconsulte, judicieux Politique, Capitaine expérimenté, en un mot, habile en toutes choses.

XXVII.

Avoir de plusieurs sortes d'amis.

ENTRE toutes les maximes de la véritable Politique, celle-ci n'est pas une des moins utiles. En effet, un homme, qui vit à la Cour, ou dans le grand monde, a besoin de mille secours différens : de bons conseils, pour se conduire avec prudence ; d'avis salutaires, pour se corriger de ses défauts ; d'argent, pour fournir à des dépenses nécessaires,

cessaires ; de faveur pour s'avancer, ou pour se maintenir dans le poste, qu'il occupe. Il lui faut des gens, qui le divertissent dans ses déplaîsirs, qui le consolent dans ses disgraces ; qui le rassurent dans ses craintes : d'autres qui louent son mérite, qui l'informent des desseins de ses ennemis, qui prennent son parti contre eux, qui l'aident dans ses entreprises, &c. Or il est très difficile, qu'une seule personne puisse lui rendre tous ces services : car encore qu'elle en eût la volonté, souvent elle n'en auroit pas le pouvoir. Il est donc nécessaire, d'avoir des amis de toute espèce, excepté celle des malhonnêtes gens. Les secours, que l'on ne peut tirer de l'un, un autre les donne, & ce que chacun en particulier ne pourroit pas faire, tous ensemble en viennent à bout. Quand je dis, qu'il faut avoir de diverses sortes d'amis, je ne prétends pas qu'on doive lier une étroite amitié avec plusieurs personnes. Je veux dire seulement, qu'il faut tâcher, par des manières civiles & obligantes, & sur-tout par de bons offices, de se concilier l'affection de ceux, que l'on pratique ; en sorte que dans l'occasion on puisse se fier à eux, & compter sur leur bienveillance.

XXVIII.

Des grands desseins.

LEs grands desseins sont pour l'ordinaire si périlleux & si difficiles à exécuter ; il faut tant de génie, de capacité, de prudence & de fermeté, pour les bien conduire, qu'il n'y a que les hommes extraordinaires, qui puissent en venir à bout. Pour aquerir l'intrépidité, qui est particulièrement nécessaire en ces occasions dangereuses, & qui n'est pas moins un effet de la force de la raison, qu'une

qualité naturelle, on doit s'accoutumer de bonne heure à prendre des résolutions hardies, à soutenir sans trembler la veue du péril, à ne se point étonner des difficultés, que l'on rencontre, ni des accidens, qui arrivent, afinque, lorsqu'il s'agira de quelque chose de grand, comme de remettre la Couronne sur la tête des légitimes Souverains, de défendre la Religion, ou de délivrer la patrie opprimée, on ait la force de concevoir, d'exécuter, & de faire réüssir des desseins si généreux. L'Histoire nous fournit d'éclatantes preuves de l'utilité de cette maxime. Car elle nous fait voir, que quand les affaires semblent désespérées, que la crainte est générale, & la consternation universelle, un seul homme, qui est prudent, courageux & intrépide, peut redonner cœur à toute une armée, & même à des peuples entiers, relever les esperances, chasser les ennemis de l'État, y rétablir la paix & la tranquillité, & en augmenter la gloire & la puissance.

XXIX.

Ne rien affecter.

LEs manières affectées, bien loin de réhausser le lustre de la beauté, en diminuent l'éclat, & donnent aux personnes les mieux faites un air contraint, qui est toujours désagréable. A quoi bon se gêner pour plaire? *les graces ne sont pas comme les fleurs, qu'on fait naître là où l'on veut; c'est la nature, qui les donne, & l'on ne les peut avoir malgré elle.* Comme les yeux de l'esprit sont plus fins & plus délicats, que ceux du corps, la moindre aparence d'affectation les blesse, & rien ne leur plait tant que ce qui paroît simple, aisé, naturel, & sans artifice. Il faut suivre son génie, &

& ne jamais s'en écarter. C'est ce qui fait le plaisir, qu'on trouve dans le commerce des honnêtes gens. Les uns ont pour partage la solidité du jugement; les autres la beauté de l'esprit: il y en a qu'on aime à cause de la douceur de leurs mœurs: d'autres plaisent par leur vivacité & par leur enjouement. Si ceux, qui ont ces belles qualités, en affectoient d'étrangères, qu'ils croiroient leur convenir mieux, ils se rendroient en quelque sorte ridicules. Que chacun conserve donc le caractère, qui lui est naturel, persuadé qu'il cessera de plaire, du moment qu'il le quittera, pour se revêtir d'un autre. C n'est pas que si l'on a quelques défauts à l'esprit, ou au corps, il ne soit à propos de les cacher, & de les corriger, si l'on peut, du moins ceux de l'esprit: mais on ne doit jamais rechercher des agréments, que l'on n'a pas naturellement; puisqu'il est certain, qu'une personne est d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de soin de le paroître. Cette maxime s'étend jusqu'aux vertus, à qui l'affectation fait perdre tous leurs charmes, & tout leur mérite.

XXX.

Connoître le génie du siècle.

Quoique les hommes de tous les tems soient semblables en bien des choses, ils ne laissent pas de différer en beaucoup d'autres: & l'on peut aisément remarquer de la différence entre nos mœurs & celles de nos Ancêtres. Tel ancien Courtisan étoit habile dans le commerce du grand monde, qui maintenant y seroit bien embarrassé. *Car il en est de la Cour considérée sous divers régnes, comme des Comédies: l'amour & l'ambition entrent dans toutes les pièces de théâtre, cependant*

les intrigues en font différentes; & les Héros ou les Amans n'arrivent pas tous à leurs fins par les mêmes routes. Ainsi l'ambition, l'amour & les autres passions règnent toujours à la Cour: mais on n'y tient pas la même conduite, qu'on y tenoit autrefois. Outre que les gens y font aujourd'hui plus habiles & plus fins, on y suit aussi d'autres maximes. Nous devons donc étudier les coutumes, les manières & le génie de notre siècle: non pas pour pouvoir contenter des passions criminelles, mais pour mieux ménager les esprits, pour connoître le tour, qu'il faut donner maintenant aux affaires, pour pénétrer les secrets motifs, que peuvent avoir les personnes, avec qui nous traitons; enfin pour découvrir, par quelles voies on peut se mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ses desseins.

XXXI.

Savoir s'occuper utilement, lorsqu'on est seul.

L'Aversion, qu'on sent pour la solitude, est le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit, ou du dérèglement des mœurs. Il y a cependant une infinité de gens, qui ne peuvent être seuls une demi-heure sans s'ennuyer: comme ils ne savent, à quoi employer le tems, ils s'inquiètent & se chagrinent; la tristesse les fait, & ils sont à charge à eux-mêmes: mais les esprits solides savent mettre à profit tous les momens de leur vie, & ne sont jamais plus utilement occupés, que quand ils sont seuls. C'est alors qu'ils forment des projets avantageux, qu'ils entrent dans le détail de leurs affaires, & qu'ils songent aux moyens de servir leurs amis, de se défendre de leurs enne-

mis,

mis, de réussir dans leurs entreprises, de bien remplir leurs devoirs ; enfin c'est alors qu'ils font mille importantes réflexions sur leur conduite & sur celle des autres. Après cela s'il leur reste du tems, ils s'occupent à la lecture des livres, qui plaisent, & qui instruisent également : ou ils s'exercent dans quelque art ingénieux & noble, ou ils cultivent celle de toutes les sciences, pour laquelle ils ont le plus de talent. L'expérience fait voir, combien il nous est avantageux, de profiter ainsi du loisir, que nous laissent nos affaires. Pour moi je puis affeurer, que la pratique de cette maxime est une des choses, qui contribuent le plus à notre bonheur.

XXXII.

Ne point juger des entreprises par les événemens.

LA Fortune peut faire échouer nos desseins les mieux concertés : mais elle ne sauroit nous dérober la gloire, d'avoir agi selon les règles de la prudence. Il suffit, qu'un habile homme n'ait rien oublié dans ses entreprises : les bons ou les mauvais succès ne doivent ni augmenter, ni diminuer les louanges qu'il mérite. Il est vrai, que la plupart des gens en jugent bien autrement : les événemens heureux ou malheureux sont les seules choses, qui les déterminent à condamner la conduite qu'on a tenue. Incapables qu'ils sont, de pénétrer le fond des affaires, ils n'en jugent que par ce qui frappe les sens : mais les personnes judicieuses vont plus loin, instruites par l'expérience, que la fortune rompt assez souvent les plus justes mesures ; elles savent distinguer ce qui n'est qu'un effet de son caprice, d'avec ce que la prudence a produit ou dirigé ; & quelquefois elles

trouvent, qu'on a fait de grandes fautes dans une entreprise, dont le succès a été favorable, en même tems, qu'elles découvrent beaucoup de sagesse dans une autre, qui n'a pas réussi. Cependant celui, qui vient heureusement à bout de ce qu'il prétendoit, est loué & estimé; quelque imprudent qu'il puisse être; & celui, qui avec toute son adresse & toutes ses précautions, n'a pas été heureux dans l'exécution de ses desseins, est accusé de témérité, ou de négligence. Telle est l'injustice de la plupart des hommes; ils approuvent ce qui doit être condamné, & ils condamnent ce qui devrait être approuvé. Qu'une censure si mal fondée ne nous fasse pourtant pas perdre courage: mais plutôt, que le témoignage de notre conscience, le jugement avantageux, que portent de nos actions ceux, qui sont éclairés & équitables, & plus encore la soumission à la volonté de Dieu, qui ordonne, ou qui permet tout ce qui nous arrive, aient assez de force pour nous soutenir dans les évènements fâcheux.

XXXIII.

Ce que l'on doit à un ami.

COMME il n'y a point d'homme, qui soit parfait, il est hors de doute, que l'on doit supporter les défauts de ses amis, ou renoncer à toute sorte d'amitié. Mais doit-on aussi servir en toutes rencontres les personnes que l'on aime? Cette question me paroît aisée à décider, parcequ'il en a été fait mention, en parlant du choix d'un ami. Et en effet, si deux amis sont tels, qu'ils doivent être, & que je les ai représentés, ils ne se demanderont jamais rien l'un à l'autre, qui ne soit juste, & ainsi ils se doivent tout accorder. Que si l'un
des

des deux, changeant de conduite, vouloit exiger de l'autre quelque chose, qui fût contraire à son devoir, il mériteroit d'en être refusé, puisqu'il le traiteroit lui-même en ennemi: car ce n'est pas aimer une personne, mais plutôt c'est la haïr, que de vouloir lui faire commettre une mauvaise action. Outre ces amis injustes, on en trouve encore de bizarres, qui croient, qu'on est obligé d'être toujours de leur sentiment, & qui sur ce faux principe trouvent mauvais, qu'on s'opose à leurs caprices. Des gens si peu équitables ne peuvent être de vrais amis. Il faut cependant tâcher de leur faire comprendre, que la complaisance aveugle, qu'ils prétendent qu'on ait pour eux, ne seroit pas raisonnable; & si l'on n'en peut venir à bout, je croi qu'il est à propos, de se retirer insensiblement de leur société, & de n'avoir plus pour eux, que les égards, que demande la bien-séance. Mais si l'on a le bonheur, de trouver un ami sage & vertueux, on doit être toujours prêt à le servir en toutes choses, à prévenir ses demandes, & même s'il se peut, ses desirs. Au reste, *que chacun évite avec soin de rien exiger de ses amis, qui les gêne; qu'il ne leur fasse pas effuyer sa mauvaise humeur, comme font certaines gens, qui ignorent les loix de l'amitié. Un honnête homme doit épargner du chagrin à ses amis, autant qu'il est possible, & ne travailler qu'à les rendre heureux.*

XXXIV.

D'Enjoûment, & de l'habitude de plaisanter.

S le caractère de plaisant & celui de sage ne sont pas incompatibles, ils sont du moins ordinairement

rement opofés. Le premier marque un génie fuperciel, & peu propre aux grandes chofes; l'autre au contraire marque un esprit profond, qui méprifant la bagatelle, va au folide, & ne s'atache qu'à ce qui est important. De plus, l'habitude de plaifanter ne me paroît pas convenir à un homme de qualité: laiffons aux petites gens le foïn de réjouir les compagnies: s'ils parlent agréablement, on leur applaudit; s'ils ne difent que des sottifes, on fe moque d'eux: tout cela est fans confequence. Mais ceux, qui font diftingués par leur naiffance, ou par leur dignité, s'abaiffent, quand ils veulent faire les plaifans, & s'exposent au mépris des perfonnes, qui les écoutent. *C'est un emploi trop bas, que celui de faire rire les autres, à moins que ce ne foit par occasion, & fans qu'il paroiffe, qu'on ait cherché à dire un bonmot. Je ne fuis pas cependant fi févère, que je veuille bannir la belle humeur du commerce du grand monde. Qu'on raille, à la bonne heure, mais que ce foit fans choquer perfonne, & que la raillerie foit noble & fine: qu'on égaie la conversation par des traits d'esprit pleins de vivacité & d'enjoûment; mais que ces traits d'esprit foient toujours convenables à la dignité de celui qui parle; qu'ils foient juftes & délicats, & qu'ils ne bleffent jamais ni l'honnêteté, ni la bienféance.*

XXXV.

Ne rien négliger.

Quelque utile que foit cette maxime dans le commerce du monde, on ne la fuit pourtant pas fort exactement. Un jeune homme fur tout, qui n'aime point à fe contraindre, fe met peu en peine de la pratiquer; parcequ'il lui en coûteroit quelques reflexions fur fa conduite & fur l'état de
fes

fes affaires. Mais il ne fait pas, que les fautes, où il tombe, en négligeant certains devoirs, qui lui paroissent peu essentiels, l'empêcheront peut-être d'obtenir le poste, où il aspire. C'est ce qui arriva à Mr. de B.----- Il vit avorter un projet, qui ne lui pouvoit être plus avantageux, pour avoir négligé de rendre visite à Mr. le Duc de----- avec qui il avoit à traiter d'une grande charge. *On ne sauroit être trop exact & trop circonspect, quand on entreprend des affaires importantes.* Un homme sage, qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir, & de tout prévenir. Car il fait, qu'un petit obstacle, qu'on néglige de lever, soit faute de réflexion, ou parcequ'on le compte pour rien, retarde quelquefois l'exécution d'une entreprise, & en empêche même l'heureux succès.

XXXVI.

De l'usage, que l'on doit faire de la faveur des Grands.

LEs Courtisans disgraciés ont beau dire, que leur disgrâce n'est qu'un effet de la malice de leurs ennemis, ou un caprice de la Fortune: Quand on y régarde de près, on trouve presque toujours, qu'elle est l'effet de leur mauvaise conduite. Ils abusent du credit, qu'ils ont auprès des Princes ou des Grands: le moyen après cela qu'ils puissent se maintenir dans leurs bonnes graces? *La faveur est un bien assez fragile de lui-même.* D'ailleurs mille gens tâchent de le ravir à ceux, qui le possèdent. D'où il suit, que pour se le conserver, ils doivent le ménager avec soin, & ne s'en servir qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Si vous jouissez de ce bien, & que vous ne vouliez pas le perdre, suivez les conseils, que

je vais vous donner : 1) *Soyez civil, honnête & modéré*; car la fierté & Phumeur altiére exciteroient contre vous la haine & l'envie : au lieu que l'honnêteté & la moderation feront penser, que vous êtes digne de votre fortune. 2) *Ne demandez jamais rien pour vous, ou au moins que ce soit rarement*. Si le Prince, ou le Grand, qui vous favorise, reconnoit, que votre attachement pour lui soit sincère & desinteressé, il vous en estimera davantage, & ses bienfaits n'attendront point vos prières. 3) *Ne demandez rien que de juste*. 4) *N'employez jamais votre crédit que pour des personnes de mérite, & même ne l'employez pas trop souvent*. 5) *Que vos demandes soient toujours faites à propos & avec beaucoup de respect & de modestie*. 6) *Ayez une véritable reconnoissance des graces, qu'on vous accordera, & témoignez par un redoublement de zèle pour le service de votre Maître, ou de votre Bienfaiteur, combien vous y êtes sensible*. C'est ainsi que vous devez user de la faveur des Grands : & c'est aussi par-là, que vous les obligerez à vous conserver leur bienveillance.

XXXVII.

Du luxe & de la propreté.

LA propreté est non seulement utile, on peut dire même, qu'elle est nécessaire. Outre qu'elle contribue à la santé, elle fait partie de la bienfiance, & ainsi il n'est pas permis à un honnête homme de se négliger. Il y a cependant beaucoup de différence entre s'entretenir proprement, & prendre un trop grand soin de sa personne; chacun doit là-dessus demeurer dans de justes bornes, & se régler sur son âge & sur sa condition. A l'égard

l'égard d'une autre sorte de propreté, qui consiste dans la manière de s'habiller, j'avoue, qu'elle n'est point blâmable, & qu'on peut en cela suivre la mode. Mais faire des dépenses excessives en habits, en ameublemens, en edifices, en festins, en équipages; se piquer d'effacer les autres & d'égaliser même la magnificence des Princes, c'est un effet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un esprit solide. Ceux, qui tâchent de se distinguer par des choses si peu dignes qu'on s'y applique, donnent lieu de penser, qu'ils cherchent à relever leur peu de mérite par ces dehors éclatans. *Quand on connoit la vraie gloire, & qu'on se sent capable de l'aquerir, on méprise le luxe, qui plait tant au commun des hommes.*

XXXVIII.

Avoir le moins qu'on peut d'ennemis.

Vous ne croyez pas, que de petites gens, que vous méprisez, & que vous maltraitez, soient à craindre. Vous êtes, dites-vous, si fort au dessus d'eux, que leurs traits ne pourront point s'élever assez haut pour vous blesser. Vous vous trompez: *la haine & le désir de se venger sont des passions ingénieuses*: elles trouveront, pour se satisfaire, des moyens, auxquels vous n'eussiez jamais pensé. Les hommes de la condition la plus basse n'ayant rien à ménager, sont capables de tout entreprendre; & quelque foibles qu'ils soient, il y a toujours du péril à les pousser à bout. *Que s'il est quelquefois dangereux, d'avoir pour ennemis ceux, qui sont au dessous de nous, que sera-ce, si nous atirons la haine de nos égaux, qui sont beaucoup plus en état de nous nuire; ou celle de nos Supérieurs, qui peuvent nous ruiner entièrement.*

ment. Il s'ensuit de là, qu'il ne faut choquer personne, & que nous devons nous conduire avec tant de circonspection & de sagesse, que s'il est possible, tout le monde soit content de nous.

XXXIX.

Ne se point décourager.

C'Est le propre d'un petit génie de perdre courage pour le moindre obstacle qu'il rencontre en son chemin. Un homme, qui a du cœur & de l'esprit ne s'étonne de rien, & trouve toujours quelque ressource. Il tient ferme contre les difficultés, qui se présentent, & il les regarde moins comme un sujet de craindre, que comme une occasion de se signaler. C'est alors qu'agissant avec une nouvelle vigueur, & faisant des efforts extraordinaires, il surmonte le plus souvent tout ce qui s'opose à ses desseins. Les grands hommes ne témoignent jamais plus de courage, que quand tout paroît désespéré : parceque l'expérience leur a appris, que peu de chose fait changer de face aux affaires; & que du moins la hardiesse & la généreuse résolution, qu'ils font paroître, les peut tirer de danger, en se faisant craindre à leurs ennemis. Cette fermeté dans les tems difficiles, & dans les mauvais succès est très avantageuse à ceux, qui commandent. Elle est principalement nécessaire aux Souverains, & aux Généraux d'armée: car s'ils s'étonnent, & qu'ils témoignent de la crainte, tous ceux, qui leur obéissent, perdent cœur, & se laissent vaincre sans résistance.

XL.

De l'Orgueil.

Pourquoi nous entêter de notre mérite, & nous préférer à tant d'autres, qui valent peut être plus que nous? Nos corps n'ont-ils pas le même origine, & nos ames ne sont-elles pas de même espèce? Au regard des avantages, que nous avons reçeus de la nature; ou de la Fortune, c'est une grande marque de notre foiblesse, s'ils nous rendent plus fiers: car ces biens sont peu de chose en eux mêmes: ils sont encore moins, étant comparés aux biens célestes, auxquels la foi nous fait aspirer; ils nous échappent souvent, malgré les soins, que nous prenons pour les retenir, & un esprit sain les méprise, parcequ'il ne trouve point dans leur possession le bonheur solide qu'il cherche; quand même nous pourrions les posséder sans dégoût, & les conserver sans inquiétude. La vie est si courte, nous jouissons si peu de tems de tous ces avantages, qu'ils ne doivent point nous enorgueillir. Tôt ou tard la mort nous les ravit; elle nous dépouille, pour ainsi parler, de ces habits éclatans, mais empruntés, & par-là elle fait voir, que tous les hommes, considérés dans le fond de leur être, sont également misérables. J'avoue, que nous faisons quelquefois des actions, qui paroissent dignes de louange: mais comme l'amour propre est presque toujours le principe, qui nous fait agir, nous avons plus sujet de nous humilier du bien, que nous croyons faire, que d'en tirer vanité. Les personnes, dont la piété est la plus pure & la plus sincère, qui seules auroient, ce semble, quelque droit de s'estimer plus que les autres, sont celles, qui ont le plus d'éloignement pour l'orgueil,

per-

perfuadées non seulement. qu'il est l'ennemi capital de toutes les vertus, & qu'il en empoisonne la source, mais qu'il est toujours mal fondé. Enfin ce vice est injuste, parcequ'il fait, que l'on s'attribue la gloire, qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Il est odieux, parcequ'il nous porte à mépriser tout le monde, & pour tout dire en peu de paroles, il est directement oposé à la vraie humilité, qui est la vertu des Saints, & qui nous fait aimer de Dieu & des hommes.

XLI.

Régler sa dépense.

IL est absolument nécessaire, de proportionner sa dépense à son revenu, si l'on veut se maintenir avec honneur dans le monde. Quelle estime a-t-on pour des gens, qui dissipent leurs biens, & qui sont toujours assiégés par leurs Créanciers? Celui-là se trompe, qui veut passer pour liberal, & qui prétend s'avancer à la Cour par une dépense excessive. Le Prince & ses Ministres jugent aisément, qu'un homme, qui ne fait pas ménager son bien, ni régler ses affaires domestiques, n'est guère capable, de ménager les intérêts de l'État, de commander des armées, ou d'établir le bon ordre dans les Provinces. De-là vient, que ceux, qui dépensent beaucoup au de-là de leur revenu, pour satisfaire quelque passion dominante, comme la chasse, le luxe, la débauche, le jeu, n'obtiennent point d'emploi considérable; ainsi les talens, qu'ils peuvent avoir, leur sont inutiles, parcequ'ils n'ont pas occasion de les employer. L'avarice est odieuse sans doute: il n'est point de vice, qui marque plus de bassesse d'ame que celui-là; mais si la prodigalité est moins à blâmer dans son principe, elle

elle est plus à craindre dans ses effets. Il y a pourtant des rencontres, où la profusion n'a rien que de louable : Comme lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la Religion, du bien public, ou du service d'un ami, si l'on excepte de pareilles conjonctures, il faut user d'une sage économie, & retrancher toute dépense superflue : C'est le vrai moyen, d'être toujours en état d'avoir les choses nécessaires : de vivre honorablement dans sa condition, & de se soutenir de soi-même.

XLII.

Savoir choisir son monde.

LA plupart des hommes sont pleins d'eux-mêmes, entêtés de leur noblesse, de leur grandeur, de leur science, de leur esprit, & de leurs autres qualités acquises & naturelles. Ils sont aussi d'ordinaire bizarres, emportés, opiniâtres, foudres, médifans, intéressés, envieux, &c. J'avoue, que ces défauts se trouvent rarement ensemble; mais peu de personnes sont exemptes de tous. En un mot, le vice est si commun, & la vertu est si rare, que l'homme le plus sociable est obligé, de se communiquer à peu de gens. Cependant comme on ne sauroit vivre seul & sans nul commerce, à moins que de renoncer tout-à-fait au monde, *il faut choisir un petit nombre de Personnes de mérite, & former avec elles une société, où règnent la piété, la confiance mutuelle, la sincérité, la politesse, & même, s'il se peut, l'érudition.* Il est mal-aisé d'exprimer, combien cette société est douce & commode. On s'y délasse de la fatigue des grandes affaires; on s'y console de ses disgrâces; on y oublie ses déplaisirs, on y apprend mille bonnes

VERIT. POLITIQ.

D

choses :

choses: enfin on y passe le tems agréablement & utilement.

XLIII.

De la raillerie piquante, & de la médifance.

C'est un cruel divertissement que celui, qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il point avoir pour se plaire à déchirer par cette sorte de raillerie le cœur de ceux, que l'on ataque, & pour s'applaudir de les avoir poussés à bout. Aussi la Religion, l'honnêteté, & la prudence nous obligent de bannir de nos entretiens ces discours empoisonnés, qui non seulement sont mauvais en eux-mêmes, mais qui peuvent avoir des suites si dangereuses. *Que la médifance n'ait aussi aucune part dans nos conversations. C'est une perfidie de parler mal de nos amis; c'est une pure malice de blâmer ceux, qui nous sont indifférens: & c'est une lâcheté, de médire de nos ennemis.* Outre que les personnes, qui jugent bien des choses, n'ajoutent point foi aux paroles d'un esprit satirique; ceux à qui il s'en prend, lui font payer bien cher les bons-mots, qu'il n'a dit que pour réjouir une compagnie. Un médifant divertit quelquefois: mais on le craint, & chacun le regarde comme son ennemi particulier; parcequ'on fait bien, que *la médifance n'épargne personne, & que la vertu la plus pure n'est pas à couvert de ses traits.* La réputation coute tant à aquerir, que cest une grande injustice de vouloir détruire, sous quelque prétexte que ce soit, un si long & si pénible ouvrage.

XLIV.

XLIV-

De la sincérité.

C'Étre vertu est si essentielle aux personnes de qualité, elle est si peu connue dans le tems où nous sommes, qu'il ne sera pas inutile d'en donner ici quelque idée: car je ne pense pas, qu'à moins que d'avoir l'esprit gâté par les fausses maximes du siècle, on puisse la connoître sans l'aimer. Disons donc, qu'un homme sincère ne se fert jamais de déguisement, ni de fourberie, pour aller à ses fins: toujours véritable dans ses paroles, il ne peut souffrir les termes ambigus & équivoques, dont on use dans le monde pour surprendre ceux, qui agissent avec franchise. *Jamais il ne promet plus qu'il ne veut tenir, & il garde religieusement sa parole, quand une fois il l'a donnée.* Si'il reconnoit, qu'on atende de lui plus qu'il ne peut accorder, il explique ses intentions, pour ne pas entretenir les gens dans une vaine esperance. Toutes les vérités qu'il fait, il ne les dit point, & tout ce qu'il pense, il ne le découvre point par la raison, que bien souvent la charité & la prudence le défendent. Mais quand elles lui permettent de parler, il déclare nettement sa pensée, & ses amis aprennent de lui, sur ce qui les regarde, la vérité qu'on leur cache par-tout ailleurs: sa vertu brille avec d'autant plus d'éclat qu'il travaille moins à la faire connoître: & comme il est ennemi de toute affectation, ses manières plaisent infiniment, parcequ'elles sont simples & naturelles. Ce n'est pas qu'il se laisse tromper, il prend de justes mesures, pour éviter les pièges qu'on lui tend, mais c'est toujours avec les égards nécessaires, & sans témoigner aucun supçon. Sa candeur admirable, accompagnée de beaucoup de

sageſſe, lui gagne tous les cœurs, & chacun tâche de lier commerce avec un homme de ce caractère. Une telle ſincérité eſt rare ſans doute, & particulièrement à la Cour. J'ai pourtant connu des perſonnes, qui poſſédoient cette belle qualité: auſſi étoit-il impoſſible de les connoître, ſans avoir pour elles, je ne dirai pas ſeulement de l'eſtime, mais même une eſpèce de vénération. Au reſte la diſſimulation, qui tient plus de l'artifice & de la rufe, que de la prudence & de la vraie politique, eſt auſſi préjudiciable à un homme, qui prétend établir ſa réputation & s'avancer dans le monde, que la ſincérité, telle qu'on vient de la repréſenter, lui eſt avantageuſe.

XLV.

Des Réconciliations.

CEux, qui refusent opiniâtrément de ſe réconcilier avec leurs ennemis, témoignent n'avoir guère de Religion, & font bien connoître, que leur naturel approche de celui des bêtes féroces, dont l'aveugle fureur n'eſt ſatisfaite, qu'après qu'elles ont mis en pièces l'animal, qui en étoit l'objet. La haine entre rarement dans un bon cœur, & ſ'il arrive qu'elle y entre, elle n'en ôte point certaines diſpoſitions heureuſes, qui le font aiſément conſentir à un accommodement raifonnable. J'avoue pourtant, que ce n'eſt pas ſans peine, que nous pardonnons à ceux, qui ont voulu nous ôter la vie, ou l'honneur. Mais après tout, plus il eſt difficile de vaincre notre reſſentiment, plus cette victoire eſt glorieuſe, & marque une grandeur d'ame. Les hommes du commun ne ſont pas capables d'un ſi noble effort. On voit à la vérité des perſonnes, qui ont aſſez d'empire ſur
leurs

leurs passions, pour oublier les injures, qu'on leur a faites, & pour se reconcilier sincèrement. Mais il y en a d'autres, qui ne se reconcilient qu'en apparence, & par politique: ils craignent de passer pour impies, s'ils ne le font pas, ou ils n'osent refuser leurs amis, qui les pressent de s'accommoder. Cependant ils conservent au fond du cœur autant de haine qu'auparavant, & le même désir de se venger. Pour ne pas avoir affaire à de telles gens, le meilleur moyen seroit, de n'offenser personne: si cependant le mal est fait, & que d'ailleurs nous avons des preuves, que ceux, que nous avons outragés, ne se soient pas sincèrement reconciliés avec nous, agissons à leur égard d'une manière extrêmement honnête; tâchons même de leur rendre service, pour les engager à ne nous plus haïr: Mais défions-nous d'eux, sans néanmoins leur témoigner aucune défiance; & considérons-les comme des ennemis, qui ne laisseront pas échaper l'occasion de nous nuire, s'ils peuvent quelque jour la trouver. Pour nous, agissons avec plus de sincérité: accommodons-nous de bonne foi, & de bonne grace, sans chicaner sur les formalités. Les petits esprits sont insupportables sur ce chapitre: on a toutes les peines du monde, à terminer un différent avec eux; car ils ne sont jamais contents, qu'ils n'aient réglé, avec la dernière exactitude le lieu, le tems, les paroles, qu'il faut dire, & jusqu'aux moindres démarches, que chacune des parties doit faire en ces occasions. Mais les personnes de mérite, qui savent en quoi consiste le véritable honneur, ne tombent point dans ce défaut, & en usent d'une manière plus noble & plus généreuse.

XLVI.

N'être point changeant.

Quand une fois nous avons bien commencé une affaire; poussons-la jusqu'au bout, sans nous laisser éblouir par l'éclat de quelque chose de brillant, qu'on étale à nos yeux pour nous surprendre. Un concurrent habile, qui nous voit sur le point d'obtenir une place, qu'il voudroit occuper lui-même, tâche de nous en faire abandonner la poursuite, soit en nous faisant donner de faux avis pour nous en dégouter, soit en nous faisant proposer par queleun, qui se dit notre ami de traiter d'une charge plus considérable. Ne donnons point dans le piège; & préferons toujours un avantage assuré, quoiquo mediocre, à un poste éclatant, mais incertain. Gardons-nous bien aussi d'imiter certaines gens, qui par leur legéreté mettent eux-mêmes obstacle à leur bonheur & à leur Fortune. Inconstans dans leur projets, ils n'ont pas plutôt embrassé un parti, ou une profession, qu'ils songent à en prendre une autre. On ne réussit point dans le monde par une conduite si bizarre; & après tous ces divers changemens, on ne se trouve ni plus satisfait, ni plus avancé, que le premier jour. Il faut enfin se fixer; Et lorsqu'on a pris un genre de vie, on doit s'y tenir & travailler à s'y rendre parfait & heureux. Ce n'est pas, que si l'on a d'abord mal choisi, on ne puisse changer d'état ou d'emploi. Mais un homme prudent ne fait jamais cette démarche sans considérer toutes les suites qu'elle peut avoir; & sans être bien seur, non seulement qu'il n'y a rien à perdre au change, mais qu'il a même quelque chose à gagner.

XLVII.

XLVII.

*Caractère d'un homme lâche &
timide.*

UN homme sans cœur, qui cache adroitement sa haine, est plus à craindre que deux ennemis déclarés. Comme il n'ose jamais attaquer personne à découvert, il a recours à la trahison & à l'artifice ; ce qui rend les coups qu'il porte, très dangereux, parcequ'on ne s'y attend pas, & qu'on ne sait d'où ils viennent. La crainte, qui lui fait voir du peril, où il n'y en a point, lui persuade en même tems qu'il faut le prévenir, & l'engage à prendre de ridicules précautions contre des maux imaginaires. Sa timidité, qui vient de la foiblesse de son esprit, le rend soupçonneux, & le fait vivre dans une perpetuelle défiance : de sorte qu'il regarde la plupart des gens comme ses ennemis, quoique le plus souvent on ne pense pas à lui. Il n'a guère d'amis, ou plutôt il n'en a point du tout ; car appréhendant toujours d'être trompé, il ne s'atache à personne, & n'aime point à rendre service, pour peuqu'il y ait à risquer. On le trouve si difficile dans les affaires, qu'il seroit impossible d'en conclure aucune avec lui, si l'on ne lui donne toute sorte de seuretés, lesquelles il prend toujours d'une manière dure & choquante. Ce sont-là quelques-uns des mauvais effets, que produisent la lâcheté & la timidité. D'où il est aisé de comprendre, combien il est important d'éviter le commerce des personnes, qui étant nées avec ces défauts, ont négligé de s'en corriger par le secours de la raison, & par les principes de la vertu.

XLVIII.

De la Reconnoissance.

LE plus malbonnête homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'estime pour les bonnêtes gens, & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas lui-même. De-là vient, que les personnes reconnoissantes sont estimées de tout le monde, sans en excepter les ingrats. Aussi la gratitude est elle un devoir naturel, & par conséquent indispensable. Un bon cœur sent bien la force de cette loi de la nature, & si quelqu'un est véritablement sensible aux bienfaits, c'est toujours une ame noble & généreuse. N'épargnez donc rien, pour reconnoitre les bons offices, qu'on vous a rendus; & si l'occasion, ou le pouvoir de le faire, vous manquent, du moins témoignez sincèrement, que vous en avez la volonté. Quand la gratitude ne seroit pas un devoir, elle est toujours avantageuse; car elle attire infailliblement de nouvelles graces à celui, qui a seu reconnoitre les premières qu'il a receues. Il est vrai, qu'on trouve des gens, qui pour avoir fait plaisir à une personne en des choses peu considerables, veulent exiger d'elle les plus grands services. Quoique cela ne soit pas juste, la générosité vous doit engager en de pareilles rencontres, à faire tout ce que demandent de vous ceux, qui vous ont obligé les premiers, fondé sur cette belle maxime, qu'en fait de reconnoissance on ne sauroit aller trop loin. Si c'est vous, qui avez obligé les autres, ne les en faites jamais souvenir, & ne croyez pas, qu'ils vous doivent tout. S'il se peut, n'exigez même rien de ceux, qui vous ont obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous force, à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de retenue, qu'il semble,

semble, que vous ayez oublié les bons offices, que vous leur avez rendus. Je ne dirai rien ici contre l'ingratitude : chacun fait, qu'elle est aussi odieuse, que la reconnoissance est aimable ; & que les ingrats ont toujours passé pour des gens sans honneur.

XLIX.

Eviter les contestations.

LE motif de toutes les disputes doit être la connoissance de la vérité, soit qu'on la cherche soi-même, ou qu'après l'avoir trouvée, on veuille la faire connoître aux autres. Or une vérité contestée est ou indifférente en elle-même, ou contraire aux inclinations de ceux, avec qui l'on s'entretient, ou opposée à leurs préjugés. Si cette vérité est indifférente, pourquoi tant disputer ? A quoi bon s'échauffer inutilement pour la faire entrer dans leur esprit ? N'est-il pas plus à propos, d'avoir pour eux une complaisance raisonnable, que de leur déplaire par une résistance, qui ne pourroit rien produire d'avantageux ? Si la vérité dont on souhaite, qu'ils soient persuadés, est contraire à leurs inclinations, il faut tâcher de la leur faire trouver aimable : & pour y réussir, la douceur & l'honnêteté sont nécessaires ; les contestations & la chaleur de la dispute gêteroient tout. Car le cœur veut être gagné, & non pas forcé. C'est une place, ou l'on n'entre jamais par la brèche. Enfin si la vérité, qui est en question, est opposée à leurs préjugés, le moyen de les tirer d'erreur, n'est pas, de rejeter leur opinion avec mépris, & de les tourner eux-mêmes en ridicules, ni de parler haut, & d'un air décisif : tout cela revolte les esprits, & les empêche, de se rendre à la raison. L'on doit plutôt ataqer ces préjugés adroitement ; faire voir

par des raisons solides, combien ils sont mal fondés, & ensuite établir sans passion, & avec modestie, la vérité du sentiment contraire. C'est ainsi, qu'en usent ceux, qui savent vivre, & c'est de cette manière, que les disputes d'érudition sont utiles & agréables. Si l'on trouve des gens opiniâtres, qui se fâchent & qui s'emportent, il est inutile de contester avec eux: cela ne sert qu'à les aigrir davantage. On doit alors se contenter de connoître la vérité, & plaindre ceux, qui ferment les yeux à sa lumière.

L.

Etre régulier dans sa conduite.

Celui, qui veut être régulier dans sa conduite, & vivre conformément aux règles de la bienfaisance, doit traiter les autres, chacun selon sa qualité, & toujours d'une manière honnête. Il doit le respect à ses Supérieurs, l'obéissance à ses Maîtres, la civilité à ses égaux, & un accueil favorable à ses inférieurs. Il faut qu'il traite avec douceur & avec bonté ceux, qui lui sont soumis, s'ils s'aquient fidèlement de leurs obligations; & avec sévérité, s'ils ne le font pas. Qu'il ne se contente point de les avertir de leur devoir, quand ils y manquent, & de les châtier, s'ils méprisent ses avertissemens; mais qu'il soit lui-même extrêmement réglé dans toutes ses actions. *Car seroit-il raisonnable de condamner, & de punir sévèrement en autrui des fautes, où l'on romberoit le premier.* La voie la plus feue & la plus facile pour porter les hommes à pratiquer la vertu, c'est le bon exemple. Nous sommes tous obligés de nous le donner les uns aux autres; mais cette obligation regarde en particulier les Princes & les Grands; parceque comme on se fait un honneur de

de les limiter, ils font régner la vertu, ou le vice, selon qu'ils ont de bonnes ou de mauvaises mœurs.*

LI.

Par où l'on peut juger des hommes.

S'il n'y a que les Maitres de l'art, qui puissent faire, comme il faut, la dissection du corps humain; aussi n'y a-t-il que les personnes les plus éclairées, qui soient capables, de faire l'anatomie de l'esprit & du cœur, que l'on prend ici pour les inclinations naturelles. L'amour propre se déguise si adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins, pour le connoître au travers des apparences de la vertu, sous lesquelles il se cache. Il est donc nécessaire, d'y regarder de près pour découvrir ses artifices. En public, il impose aux plus clairvoyans. Ainsi ne jugeons point d'un homme par les choses, qu'il fait à la vue de tout le monde: comme il se voit observé, il se fait violence, & n'est pas dans son état naturel; sur-tout dans les actions d'éclat, où chacun travaille à aquerir de la réputation, & prend soin de cacher jusqu'à ses plus petits défauts. C'est dans le particulier, que nous devons examiner celui, dont nous voulons connoître les mœurs & les inclinations: alors son esprit se relâche, il suit librement son penchant; & ce qu'il y a de bon & de mauvais en lui, paroît à découvert. Cela cependant ne suffit pas pour juger de son mérite: observons aussi premièrement, s'il est intéressé; car s'il ne l'est pas, c'est une preuve, qu'il a le cœur noble. Examinons en second lieu, s'il s'aquite des obligations de son état: car s'il est ainsi, c'est une marque qu'il a l'esprit solide. Mais si nous nous

aper-

(*) *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

apercevons, qu'il soit intéressé, & qu'il néglige de remplir ses devoirs, quelque belles qualités qu'il puisse avoir d'ailleurs, il est indigne de notre amitié & de notre estime. C'est encore un bon moyen pour connoître les gens, que de considérer l'usage qu'ils font de la bonne & de la mauvaise Fortune.

LII.

De l'usage de l'une & de l'autre Fortune.

L'Usage, que fait un homme de la bonne & de la mauvaise Fortune, montre, quel est son génie, & nous apprend, quels sont les sentimens, qu'on doit avoir pour lui. Si la prospérité le rend fier & orgueilleux, ou que l'aversité l'afflige extrêmement, & lui fasse perdre courage, il a l'esprit petit & l'ame basse: au contraire, s'il est ferme & constant dans les malheurs, qui lui arrivent, ou que les faveurs de la Fortune ne lui fassent rien perdre de sa bonté, de sa modération, de son honnêteté, & de ses autres vertus; on peut dire, qu'il a le cœur noble & l'esprit élevé. En effet, sans ces deux grandes qualités, on ne peut témoigner dans les diverses conjonctures, où l'on se rencontre, cette fermeté & cette égalité d'ame, qui marquent l'empire absolu, qu'on a sur ses passions. Pour pouvoir suivre dans l'occasion le peu d'exemples, qui se trouvent d'une vertu si solide, faisons souvent réflexion, que les biens de cette vie sont si peu de chose, qu'ils ne doivent point flater notre orgueil, & que les peines, qu'on y souffre, passent si vite, qu'elles ne doivent pas nous abattre. Considérons aussi, quel est l'excès de bonheur & de gloire, qui nous est destiné, si nous faisons des biens & des maux temporels l'usage, que nous en devons

devons faire. Persuadés de ces vérités importantes, regardons en Philosophes chrétiens les divers changemens de notre Fortune: soit dans l'abaissement, ou dans l'élevation, conservons une humeur toujours égale, & tenons une conduite toujours uniforme. Montrons enfin, que nous sommes également capables, & de soutenir le poids de la grandeur, & de supporter constamment les disgraces.

LIII.

Des lettres de créance, des blanc-signés, des certificats de service.

DANS le tems où nous sommes, l'on doit prendre de grandes précautions, pour ne pas être la dupe des fourbes & des hypocrites: car les personnes même, que nous croyons nous être les plus devouées, sont quelquefois les premières à nous tromper. C'est pour cette raison, qu'il faut être bien assuré de la probité de ceux, à qui l'on donne des Lettres de créance. Je croi même, que quand il est nécessaire, de donner ces sortes de lettres, on doit toujours les accompagner d'instructions claires, précises, & qui descendent dans un grand détail, afin que ceux, que l'on a chargé de conduire une affaire, ne puissent se couvrir d'aucun prétexte, si pour leur intérêt particulier ils osent faire quelque fausse démarche dans le cours de la négociation. Quant aux blanc-signés, je ne voudrois jamais en confier à personne; Et quiconque fera réflexion, que par-là on met sa liberté, son honneur, & sa vie entre les mains d'autrui, se gardera bien, d'exposer tout ce qu'il a au monde de plus précieux sur une chose si facile à égarer, & dont un méchant homme peut faire si aisément un mauvais usage. Il ne faut aussi don-

ner

ner à qui que ce soit des certificats de service & de bonne conduite, quand on n'a pas des preuves de ce que l'on avance. De pareils témoignages sont injustes, lorsqu'ils sont rendus sans connoissance de cause, parcequ'ils font avoir des récompenses à ceux, qui n'en méritent pas. Outre que s'il arrive ensuite, que ces gens-là abusent des grâces, qu'ils ont receues du Prince, on a regret, mais trop tard, d'avoir contribué à les leur faire obtenir, sans être assuré qu'ils en étoient dignes,

LIV.

De la curiosité.

LA curiosité est louable, lorsqu'elle tend à la connoissance de ce qui est utile & honnête: mais elle est de dangereuse conséquence, quand elle nous mène trop loin, & qu'elle ne nous fait rechercher, que des choses mauvaises ou inutiles. *Soyons curieux de ce qui regarde la perfection de notre état; instruisons-nous à fond de tous nos devoirs; servons-nous de tout ce que nous avons d'esprit pour les bien connoître, & pour exceller dans la profession, que nous avons embrassée: rien n'est plus avantageux, que d'être habile chacun dans son métier. C'est par là qu'aujourd'hui l'on se distingue, & que l'on peut espérer de s'avancer en peu de tems. Celui qui par une vaine curiosité, ou pour avoir la réputation d'être universel, veut s'appliquer à trop de choses, n'en fait jamais bien aucune, & ne recueille pour fruit de son travail & de ses longues études, qu'une connoissance superficielle de diverses matières, qui souvent n'ont nul rapport à sa condition. Ne pourra-t-on jamais persuader aux hommes de ne s'attacher, qu'au solide? Cet Abbé, qui devoit étudier sans cesse*

P'Écri-

L'écriture sainte, pour y apprendre une science toute divine, s'est infatué de l'Astrologie judiciaire, & il passe les jours & les nuits à consulter des Ephemerides, & a chercher les divers aspects des Planètes pour tirer des horoscopes. Quelle folie, de prétendre pénétrer dans l'avenir par le secours d'un art, qui n'est appuyé que sur les vaines imaginations de quelques anciens fanatiques! Les Astrologues les plus fameux avouent, qu'ils n'ont point d'autre principe que l'expérience, & cependant c'est l'expérience même, qui les condamne, puisqu'elle dément presque toujours leurs chimeriques prédictions. Ce Mathématicien se morfond pour trouver la quadrature du cercle, ou le mouvement perpetuel, au lieu d'employer son tems à perfectionner les parties des Mathématiques, qui font le fondement de plusieurs arts nécessaires à la vie humaine. Ce Chymiste, qui pouvoit servir le public en s'attachant à ce qu'il y a d'utile dans sa profession, s'est mis en tête de chercher la pierre philosophale, & il ne songe à autre chose qu'à réussir dans le grand œuvre, se flatant de changer bientôt tout en or, comme le *Midas* de la fable. Etrange entêtement des hommes, qui leur fait rechercher avec tant de soin & de fatigue des choses que Dieu leur a voulu cacher? Criminelle curiosité, qui les porte à dissiper leurs biens, à négliger leurs principaux devoirs, & à consumer inutilement une vie, dont chaque moment devroit être si utilement employé.

LV.

Eviter le commerce des libertins & des esprits foibles.

LA parole, soutenue de l'exemple, a tant de force, qu'il est très difficile, de résister à l'impression qu'elle fait sur nous. C'est pourquoi *il est important, d'éviter le commerce de ceux, qui vivent dans le dérèglement, & qui font profession de libertinage.* Outre que les liaisons, que nous aurions avec eux, ruineroient notre réputation; leurs discours impies, leurs fausses maximes, & leurs mauvais exemples ne manqueroient pas d'alterer d'abord nos meilleures inclinations, de corrompre insensiblement notre cœur, & de nous précipiter ensuite dans les malheurs, où tombent le plus souvent ces sortes de gens. C'est encore une des règles de la prudence, de n'entrer jamais en société avec les esprits foibles & timides, qui sont presque tous scrupuleux & superstitieux. Comme leur maladie est contagieuse, le commerce, que l'on a avec eux, fait naître des scrupules & des doutes, qui partagent l'esprit, & l'empêchent, de faire un juste discernement des choses. Ces doutes & ces scrupules nous causent aussi des craintes frivoles, qui toutes vaines qu'elles sont, ne laissent pas de nous troubler, & de nous ôter la liberté d'esprit, & la tranquillité de cœur, sans lesquelles on ne peut ni connoître, quel est le meilleur parti, ni l'embrasser avec confiance.

LVI.

N'user de finesse, que par nécessité.

Lorsqu'il n'y a point de raison solide, qui nous oblige à dissimuler, ce doit être un loi pour nous,

nous, d'agir avec franchise. A quoi bon, faire toujours le fin : affecter de parler d'une manière enveloppée; & tenir une conduite mystérieuse hors de saison. Cela ne sert qu'à donner de la défiance aux autres. D'où il arrive, que quand la finesse est nécessaire à celui, qui en use ordinairement, elle lui devient inutile, parcequ'on est en garde contre ses artifices. Les desseins d'un homme, qui passe pour dissimulé, sont les plus faciles à déconcerter : car comme on se défie de lui, & qu'on l'observe avec soin, on ne manque guère de rompre toutes ses mesures. Je ne parle point ici de cette finesse, qui n'a pour but que de surprendre & de tromper: chacun fait qu'elle est criminelle. Je parle de celle, qui n'a rien de mauvais en soi; & je dis, que toute innocente qu'elle est, il ne faut l'employer que rarement & par nécessité. La règle générale, qu'on peut donner là-dessus, c'est, *qu'il ne faut pas user de finesse pour tromper personne, mais seulement pour s'empêcher d'être trompé.*

LVII.

De la mort d'un Ami.

CEst une douleur bien sensible, que celle qu'on ressent, quand on perd un homme de mérite, qu'on aime, & dont on est sincèrement aimé. Une telle perte est d'autant plus grande, qu'elle est plus difficile à réparer : & il faudroit avoir la fermeté, ou plutôt la dureté d'un Stoïque, pour n'en être pas vivement touché. Quoique cette douleur soit juste, il faut cependant tâcher d'en adoucir l'amertume par le secours de la foi & de la raison : & considérer, qu'en ces occasions il ne suffit pas de verser des larmes, pour remplir les devoirs de la véritable amitié. On doit de plus conserver ché-

VERIT. POLITIQ.

E

rement

rement le souvenir de son ami; honorer sa mémoire, exécuter fidèlement ses dernières volontés, & assister sa famille, si elle a besoin de secours.

LVIII.

A la Cour la défiance est nécessaire.

La Cour doit être considérée comme un pais ennemi, où mille pièges sont tendus pour nous surprendre. C'est-là, où les gens ont le plus d'honnêteté, & le moins de sincérité. Défions-nous de leurs caresses artificieuses, & de leurs fausses confidences; & souvenons-nous, que leur maxime la plus commune est, de faire paroître au dehors tout autre chose, que ce qu'ils ont dans l'ame. *Tel vous sôûrit, & vous témoigne de l'affection, qui ne cherche que l'occasion de vous perdre.* Pour n'être pas la dupe de ces faux amis, un Courtisan habile cache également ses desseins & ses pensées, particulièrement sur ce qui regarde la conduite des Grands: Ses desseins, afin que ses rivaux ne puissent le prévenir; & ses sentimens, de peur que ses ennemis ne les interprètent mal, & ne lui en fassent une affaire auprès de ceux, qui sont en état de lui nuire. On dira sans doute, qu'il est pénible d'être toujours sur ses gardes, & de se défier des personnes, que l'on est obligé de voir tous les jours. J'en demeure d'accord: mais à la Cour ces précautions sont d'une nécessité indispensable. Et après tout, il vaut mieux être circonspect & réservé dans ses actions & dans ses paroles, au hazard de se gêner un peu, que de s'exposer à être trahi, en découvrant son cœur à des gens, de la fidélité desquels on n'a point de marque certaine. Je n'approuve pourtant pas une défiance si générale, qu'elle ne souffre nulle exception. J'avoue,

J'avoue, qu'on peut prendre confiance en un ami sage, & d'une vertu éprouvée, mais jusqu'à ce qu'on ait eu le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus seur pour n'être pas trompé, c'est de ne se fier à personne.

LIX.

Des passions dans ceux, qui sont avancés en âge.

CHacun plait d'autant plus, que ses manières ont du rapport à sa condition & à son âge. Ainsi l'air grand & majestueux nous plait dans un Monarque: la gravité dans un Magistrat; la mine haute & fière dans un General d'armée. De même nous aimons à voir de la gaieté dans un jeune homme; du sérieux dans un Vieillard. Au contraire une personne est d'autant plus desagréable, qu'elle s'éloigne du caractère, qui lui est propre. De là vient, qu'on ne peut souffrir dans un Vieillard les passions de jeunes gens: mais c'est l'amour principalement, qui rend ridicule un homme avancé en âge. En effet, quelle plus grotesque figure, que celle d'un Vieillard galand & passionné? Et le moyen de s'empêcher de rire, quand on lui voit faire un personnage, qui lui convient si peu? C'est un grand malheur, de perdre en peu de jours tout ce qu'on avoit aquis d'honneur & de gloire pendant une longue vie. C'est pourtant ce qui arrive aux vieilles gens, qui veulent vivre comme ils faisoient pendant leur jeunesse; & qui ne sont ni plus sages, ni plus maitres d'eux mêmes à soixante ans, qu'ils l'étoient à dix-huit.

LX.

Des Avis.

IL importe beaucoup à ceux, qui occupent les premières places, d'écouter les avis, qu'on veut leur donner, & de suspendre leur jugement jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. Comme on découvre bien des choses par cette voie, il est de la prudence d'un Ministre, d'un Général d'armée, d'un Gouverneur de Place, &c. d'admettre les donneurs d'avis, & de les récompenser libéralement, s'ils vérifient ce qu'ils ont avancé. Mais si pour donner bonne opinion de leur esprit & de leur adresse à démêler une intrigue, ils font de faux rapports, & que par haine ou par envie ils osent même imposer des crimes à des gens d'honneur & de probité; ils méritent d'être sévèrement punis comme des calomnieurs, dont les artifices peuvent avoir des suites dangereuses, & pour l'Etat & pour ceux, qui s'y laisseroient surprendre.

LXI.

Devoirs des personnes élevées en dignité.

Les hautes dignités demandent tant de soin, de travail, de vigilance, & d'application, que ce sont plutôt d'illustres esclaves, que des postes où l'on puisse vivre au gré de ses desirs. Mais c'est une vérité, dont les Grands ne se laissent aisément persuader. Qui leur diroit, que plus on est élevé au-dessus des autres, moins on est libre en un sens, & plus on a de devoirs à remplir, de précautions à prendre, & de mesures à garder, leur parleroit un langage inconnu & barbare. Ils
n'envi-

n'envifagent dans les grands emplois, que les honneurs qu'on y reçoit, & le pouvoir qu'ils donnent, fans jamais penfer aux obligations & aux foins, qui y font néceffairement atachés. Il s'en trouveroit peu, qui ofaffent aspirer aux premières charges, s'ils confideroient, combien il est difficile de s'en acquiter dignement. Ce n'est pas assez pour celui, qui en est revêtu, d'avoir les plus beaux talens de l'efprit, fi les plus nobles inclinations du cœur ne les accompagnent, & n'en règlent l'usage : prefque toutes les vertus lui font encore néceffaires, particulièrement la pieté, la prudence & la modération. Il est obligé d'être réglé dans fes mœurs & dans toute fa conduite, pour donner du crédit à la vertu; d'avoir un grand zèle pour le bien de l'Etat, & pour les interêts de la Religion; de contribuer autant qu'il peut au foulagement des misères publiques & particulières; de punir le vice avec févérité; de récompenser liberalement le mérite; d'avoir l'équité pour unique règle de fes actions, d'être appliqué, vigilant, infatigable: Est un mot, de facrifier fon repos pour le service de fon Prince & de fa patrie. Ceux, que le Prince a établis pour rendre la Justice à fes peuples, pour commander fes Armées, ou pour gouverner fes Provinces, font indifpenfablement obligés d'accomplir tous ces devoirs. Ce n'est auffi que par-là qu'ils peuvent éviter les disgraces, fe maintenir avec dignité, & meriter une gloire folide.

LXII.

Ne se hâter pas de répondre dans les affaires importantes.

C'Est une témérité, de dangereufe conséquence, que de répondre fur le champ dans les impor-

tantes affaires, à moins que d'avoir une longue expérience, soutenue par une vaste capacité. Et quand même on auroit ces deux grands avantages, je crois, que si l'occasion le peut permettre, il faut prendre du tems pour méditer la réponse, qu'on doit faire à ce qui est proposé. Que par un orgueil criminel on ne se pique point alors, de faire paroître la grandeur, & la facilité de son esprit, en expédiant trop à la hâte ce qui mérite d'être examiné à loisir. En ces rencontres on ne fait point de fautes légères, sur-tout quand il y va de l'intérêt de l'Etat.

LXIII.

Ne point protéger les méchans.

Rien n'est si beau, que de faire du bien à tout le monde, sans en excepter nos plus grands ennemis. Il n'y a que les méchans, qu'il ne faut jamais soutenir. Ce seroit se déclarer Protecteur du vice, & renoncer par consequent à la qualité d'homme d'honneur. Un Ministre qui donne aux méchans du crédit & de l'autorité, en les avançant dans les charges, se rend responsable de tous les crimes, qu'ils peuvent commettre, en abusant de leur pouvoir. Et outre que Dieu châtierà ce Ministre injuste & infidèle, le Prince a droit, de le punir de ce qu'il a confié son autorité à des sujets indignes, qui selon toutes les apparences en feroient un mauvais usage,

LXIV.

Comment on doit se comporter envers les ingrats.

Que le déplaisir, d'avoir trouvé des ingrats ne nous

nous porte jamais à les blâmer. Les reproches & les plaintes ne sont pas propres à leur faire reconnoître leur faute. Au contraire, s'ils se voient décriés par nos discours, l'indifférence qu'ils avoient pour nous, se change en haine, & ils ne gardent plus de mesures avec nous. Le moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, c'est de les traiter avec la même honnêteté qu'auparavant, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur ingratitude. Cette modération les charme : elle les fait bien-tôt repentir de n'avoir eu aucun égard pour des personnes, qui en usent si bien avec eux : & enfin elle les oblige à changer de conduite. Ne vaut-il pas mieux gagner ainsi les gens par une bonté, qui les touche d'autant plus qu'ils sentent bien qu'ils en sont indignes, que de les irriter par nos reproches, par nos froideurs, ou par une fierté dedaigneuse, qui les rend nos ennemis.

LXV.

Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.

DANS les grands desseins il s'agit souvent de tout gagner, ou de tout perdre. Comme les suites en sont très dangereuses, s'ils n'ont pas un heureux succès; on doit prendre beaucoup de précaution, avant que de s'y engager. Il est certain d'abord, qu'on n'en doit jamais former aucun, qui soit important, à moins qu'on ne soit capable de le bien conduire, & d'en venir heureusement à bout. Pour cela le génie seul ne suffit pas; l'application, la fermeté & la diligence dans l'exécution sont encore nécessaires. Il faut de plus, que ceux, qu'on choisit pour être aidés dans les grandes entreprises, aient du jugement & du courage. Car

s'ils manquent de jugement; le moindre obstacle les arrête; les difficultés, qui se présentent, les embarrassent & les rebutent. Et s'ils n'ont pas de cœur, la vue du péril les étonne; la tête leur tourne; & on a le déplaisir d'échouer par sa faute. Ceux, avec qui on se lie en ces rencontres, doivent aussi être gens d'honneur. Je fais, qu'il n'y a rien à craindre des personnes de ce caractère, & qu'elles sont assez engagées, quand elles ont donné leur parole. Cependant à cause de l'importance des affaires dont il s'agit, de l'inconstance des hommes, dans le choix desquels on se trompe si aisément, & des accidens, que l'on voit souvent arriver, je croi qu'il est nécessaire pour la sûreté commune, de mettre par écrit les choses, dont on convient avec ces personnes, & les résolutions que l'on prend de concert; & même de les exprimer en des termes si clairs, qu'ils ne donnent point de lieu à l'équivoque. Si les choses ne réussissent pas, & que l'on soit trahi, ou abandonné, ces sortes d'écrits servent à justifier la conduite qu'on a tenue: ils font voir, qu'on n'a point eu de part aux fautes des autres, & que c'est à eux seuls, que le mauvais succès des affaires doit être imputé, ou parcequ'ils ont manqué de cœur dans le danger; ou parceque voulant suivre leurs caprices, ils n'ont pas exécuté ce qui avoit été résolu. Le secret n'est pas moins important dans les grands desseins, que les choses dont je viens de parler. C'est ce qu'on va faire voir dans la maxime suivante.

LXVI.

Du Secret.

LEs plus grands Politiques travailleroient inutilement, si le secret n'étoit gardé dans leur conseil. En effet, les entreprises les mieux concer-

certées ne réussissent point pour l'ordinaire, quand ceux, qui ont l'interêt de s'y oposer, les découvrent. Quelque justes que soient les mesures, que l'on prend, ils les rompent toutes, & vont au devant de tous les desseins, que l'on forme contre eux. C'est principalement à la Cour, qu'on doit être en quelque sorte impénétrable : les esprits y sont si subtils, qu'il ne faut qu'un geste, qu'un mot, qu'un regard, pour leur faire connoître ce qu'on ne voudroit pas qu'ils feussent. Combien de projets voit-on avorter, parceque ceux, qui devroient cacher leurs intentions avec le plus de soin, se laissent pénétrer par des gens plus fins qu'eux. Il y a même des personnes, qui faute de jugement, ou d'expérience, découvrent leurs desseins au premier venu, sans considerer, à quoi leur ingenuité les expose. En vérité on trouve si peu de fidélité parmi les hommes, qu'on ne sauroit trop les examiner, & les éprouver avant que de s'ouvrir à eux. Ils demeurent pourtant tous d'accord, que chacun est obligé de garder le secret, dont on lui a fait confidence, & que c'est un dépôt sacré, auquel on ne doit jamais toucher. Mais où est celui, qui observe exactement cette loi, ou plutôt, qui ne la viole, s'il espère trouver son compte dans cette infidélité? Quand je dis, que le secret est une chose inviolable & sacrée, je ne prétends pas néanmoins, que cette proposition soit universelle, & que cette règle n'ait point d'exceptions. Car si par exemple un ami après m'avoir fait promettre, que je ne le découvrirai point, me fait confidence d'une entreprise criminelle, ou il s'engage, je dois, il est vrai, faire tous mes efforts pour l'en détourner; mais si je n'en puis venir à bout, & que je n'aie point d'autre moyen pour l'empêcher d'exécuter la résolution qu'il a

prise, il m'est permis de révéler son secret. La raison de cela c'est, qu'en l'assurant, que je ne découvrerois à personne ce qu'il vouloit me confier, j'ai creu qu'il étoit incapable de rien faire, qui fût indigne d'un honnête homme; ainsi je n'ai prétendu m'engager à garder le silence, qu'en supposant, qu'il n'avoit aucun mauvais dessein à me communiquer. D'ailleurs, *il est certain, que toute promesse faite contre un premier devoir, est nulle.* Or si j'ai promis, de ne point déclarer un dessein criminel, cette promesse est opposée à l'un de mes premiers devoirs; puis qu'elle est contraire à cette loi de la nature si utile & si juste, qui oblige tous les hommes de s'opposer, quand ils le peuvent, au progrès du mal, & d'empêcher qu'on ne commette de mauvaises actions; cette promesse est donc nulle, & je ne dois point la tenir. On peut voir par-là, & par les exemples qu'on trouve dans l'Histoire, qu'il est périlleux d'être le depositaire du secret d'autrui, & sur tout de celui des Grands, où l'intérêt de l'Etat se trouve quelque fois mêlé. C'est pourquoi tout homme sage doit éviter autant qu'il peut, d'avoir part au secret des autres. Ce n'est pas qu'il faille rejeter la confiance, qu'un véritable ami nous témoigne, en nous ouvrant son cœur. Comme je suppose cet ami sage & vertueux, il ne nous découvrira jamais rien que nos premiers devoirs nous obligent à révéler. Alors la loi du secret aura toute sa force, & il faudra plutôt tout perdre, que de la violer.

LXVII.

De l'esperance & du désespoir.

Les hommes, qui ne devoient suivre que les lumières d'une raison éclairée, ne jugent ordinairement des choses, que selon leur humeur & leur temperament. Ainsi les présomptueux, accoutumés à se flater, se persuadent fortement, qu'ils obtiendront tout ce qu'ils desirerent: & les timides, qui se défient d'eux-mêmes & des autres, désespèrent presque toujours, de réussir dans leurs entreprises. Evitons avec soin ces extrémités dangereuses: car le désespoir & la trop grande confiance sont également négliger les moyens, d'avoir un heureux succès. L'expérience ne nous apprend-elle pas aussi qu'il arrive souvent tout le contraire de ce que l'on s'étoit imaginé? D'où il s'enfuit, que bien des gens trompés par une vaine espérance, ou troublés par une crainte mal-fondée, se réjouissent, ou se chagrinent par avance fort mal à propos. Ces raisons devoient, ce me semble, nous persuader, qu'après avoir fait tout ce que la prudence veut que l'on fasse pour venir à bout d'une affaire, nous devons demeurer, autant qu'il est possible, dans une grande tranquillité, sans jamais nous abandonner ni à la crainte, ni à l'espérance, ni au désespoir. En sorte néanmoins, que ne négligeant rien de ce qui peut faire réussir nos desseins, nous prenions en même tems les précautions nécessaires, pour prévenir les suites facheuses, qu'ils peuvent avoir, supposé que le succès n'en soit pas favorable. Si nous suivions cette maxime, le bien qui nous arriveroit, seroit d'autant plus agréable, que nous l'aurions moins attendu; & le mal seroit moins

moins grand & moins sensible, à cause du soin que nous aurions eu de nous y préparer.

LXVIII.

Soutenir les intérêts de la vertu.

LA vertu opprimée est un objet, qui touche sensiblement un homme généreux; & qui lui fait employer tout ce qu'il a de crédit pour soutenir les intérêts des foibles, qu'on veut injustement détruire; mais cette générosité est bien rare dans ce siècle. On voit, sans s'émouvoir, le vice triomphant, s'élever par ses artifices sur les ruines de la vertu; & les personnes même, qui pourroient facilement l'en empêcher, n'osent s'opposer à cette injustice. Cependant il me semble, que quoi qu'il en puisse arriver, nous sommes obligés d'avertir secrètement ceux, qui ont l'autorité en main, des fourberies, dont on se sert pour opprimer l'innocence; ou de nous en déclarer nous-mêmes les Protecteurs, si nous avons assez de pouvoir pour la défendre. Une action si hardie nous fera sans doute des ennemis. Mais il n'importe; les gens de bien prendront notre parti en cette occasion. Et après tout, quand il y auroit beaucoup à risquer, le pourrions-nous faire pour une meilleure cause, que pour celle de la vertu?

LXIX.

De l'irrésolution.

Ceux, qui n'ont point d'objet arrêté, & qui sont toujours incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, errent dans le monde à peu près comme des voyageurs errent dans un bois, dont ils ne savent pas les routes. Il faut travailler de bonne heure

heure à bien connoître les divers états de la société civile, & embrasser ensuite celui, que nous jugerons nous être le plus propre. On se trouve quelquefois à la fin de sa vie, avant que d'avoir pensé à quoi on doit l'employer. Cependant elle est si courte cette vie, & le tems est si précieux, que c'est un grand mal, que d'en perdre une partie considérable, en demeurant dans l'incertitude de la profession qu'il faut choisir. Il y a une autre sorte d'incertitude, ou plutôt d'irrésolution, qui n'est pas tout à fait si préjudiciable : mais qui ne laisse pas de nuire beaucoup : elle consiste, à ne savoir à quoi se résoudre dans les affaires & dans les divers accidens qui arrivent ; à délibérer vainement, quand le tems presse, & qu'il faut promptement se déterminer. Je fais qu'il est très utile, d'examiner les choses avant que de rien entreprendre : mais quand il y a lieu de craindre, qu'on ne laisse échaper l'occasion d'exécuter un dessein, & dans toute autre rencontre, où le succès dépend de la diligence, *c'est une grande faute, que de consumer en de longues délibérations le tems, qui est nécessaire pour agir.* Les esprits foibles & timides ont ce défaut : aussi ils ne sont nullement propres aux grandes affaires, qui se ruinent souvent par la lenteur, & qui demandent en ceux, qui en ont le maniment, un grand courage, soutenu par un jugement décisif & solide.

LXX.

N'être point précipité dans ses jugemens.

D'Où vient, que les hommes sont remplis d'erreurs sur toutes sortes de matières? D'où vient

vient qu'il y en tant, qui se conduisent par de faux principes? C'est qu'ils ne veulent pas se donner la peine, de rechercher la vérité dans les choses de simple spéculation, & d'examiner, quel est le meilleur parti dans celles de pratique. La justice & la vérité ne se présentent pas d'abord à l'esprit: les nuages, que forment les passions, & les préjugés nous empêchent d'apercevoir distinctement ce qui est vrai, & ce qui est juste; & ce n'est souvent qu'après une exacte & une longue recherche, que nous avons le plaisir de le bien connoître. Les plus habiles gens se trompent quelquefois malgré toutes leurs réflexions; que fera-ce donc des petits génies, qui n'aprofondissent rien, & qui ne font que voltiger, pour ainsi dire, sur la surface des choses. Il nous est de la dernière importance, d'éviter la précipitation dans nos jugemens: elle est la source des hérésies & des cabales: elle produit les querelles & les factions, qui divisent les esprits, & troublent le repos des peuples. C'est aussi cette précipitation & la malignité de notre cœur, qui nous portent à donner une mauvaise interpretation aux actions des autres, contre cette maxime fondée sur la loi naturelle, qu'on doit prendre en bonne part tout ce qui peut y être pris. D'ailleurs l'entêtement & l'opiniâtreté, vices également dangereux dans la Morale, & dans les affaires civiles, sont les suites ordinaires de la précipitation, dont je parle. Evitons-la donc avec soin, et puisque le Ciel nous a donné la raison pour guide, ne jugeons de rien, que par ses lumières, & ne suivons jamais dans notre conduite les mouvemens impétueux de nos passions; lesquelles nous faisant prendre un parti trop à la hâte, nous réduisent à la facheuse nécessité de manquer à notre parole, ou à notre devoir.

L'esprit

L'esprit le plus sublime tombe dans l'erreur, s'il va trop vite: au lieu qu'un génie médiocre, qui examine les choses de près & à loisir, aperçoit, ce qui avoit échapé à des yeux plus clair-voyans, mais moins attentifs.

LXXI.

Comment il faut agir avec ceux, qui nous ont aidé en quelque affaire.

Lorsque deux ou plusieurs personnes ont entrepris de concert une affaire, & qu'elles ont toutes contribué à la faire réussir; celui, qui s'en attribue à lui seul le profit & la gloire, a bien peu d'honneur & d'équité. Eh quoi! n'est-il pas juste, que ceux, qui ont partagé avec nous les fatigues, & les perils d'une entreprise, aient aussi part aux avantages, qui en reviennent? Un homme, qui dans ces rencontres ose se vanter faussement, que toute la gloire d'un heureux succès lui est due, perd par sa vanité beaucoup plus, qu'il ne peut gagner: car outre qu'il s'atire moins d'estime, que de mépris, en se louant soi même, les plaintes, que font de son orgueil, & de sa mauvaise foi ceux, qui l'ont utilement aidé, & desquels cependant il tâche de rabaisser les services, afinque les siens en paroissent plus importans, le décrient si fort dans le monde, qu'il ne trouve plus personne, qui veuille le seconder dans ses desseins. Au contraire on se fait un plaisir d'aider & de servir ceux, qui sans jamais parler de ce qu'ils ont fait, attribuent tout le succès de leurs entreprises à la valeur ou à la bonne conduite des autres: & leur extrême modestie, bien loin de diminuer l'éclat de leurs belles actions, en relève avantageusement le mérite.

LXXII.

LXXII.

Des accidens impreveus.

IL arrive quelquefois, qu'un accident impreveu rompt les mesures les plus justes, & met un obstacle presque insurmontable à l'exécution des desseins les mieux concertés. Il n'est pas possible, de donner des règles précises de ce qu'on doit faire en ces occasions; cela depend de la situation, où se trouvent alors les esprits & les choses. Je dirai seulement, qu'on doit délibérer aussi long-tems, que les affaires le peuvent permettre; & qu'après cela il faut, que ce qui aura paru le plus avantageux, soit exécuté hardiment, & avec autant de confiance, que si l'on avoit tout examiné plus à loisir. C'est en de pareilles conjonctures, qu'un grand courage est de saison. C'est alors qu'on reconnoit clairement, quel est le génie de celui, qui a la conduite de l'entreprise. Heureux, si par son habileté il fait trouver de bons expédiens; & si conservant un grand sang froid au milieu du péril, ou de l'embaras des affaires, il donne ordre à tout avec cette merveilleuse présence d'esprit, qu'on a tant admirée dans les grands hommes!

LXXIII.

Des bienfaits, des recompenses, & de la distribution des emplois.

Quand ceux, qui gouvernent, n'accordent les graces, & ne distribuent les emplois que par faveur, ou pour de l'argent, c'est un grand mal pour le Royaume, dont ils ont l'administration. Car en vendant ainsi les charges au plus offrant, ils font tort au public, selon le proverbe, qui dit, que *qui achete une charge, a coutume de vendre la justice*; D'ailleurs cela rebute les gens de mérite, qui sentent bien qu'on leur ravit en quelque

que sorte ce que l'on donne aux autres: & comme les principales charges se trouvent remplies par des sujets, qui en sont indignes, les particuliers en souffrent, & le corps de l'État en reçoit un notable préjudice. Mais quand selon les règles de la véritable Politique, les recompenses ne s'accordent qu'à ceux, qui les ont méritées par leurs services; que la distribution des emplois & des postes se fait avec justice & avec choix, chacun tâche de s'en rendre digne, persuadé, que sa fortune ne dépend que de sa vertu. D'ailleurs les affaires publiques en vont mieux; le calme & la joie regnent par tout, & l'ordre est gardé en toutes choses: parce que ceux, à qui le Prince a confié son autorité, étant gens de bien, s'aquient de leur devoir avec exactitude, & ne travaillent qu'à rendre les peuples heureux. Nous voyons maintenant en France l'effet de cette sage Politique: le Roi donne tout au mérite, & rien à la faveur. Aussi est-il admirablement bien servi: & l'on peut dire, que le soin extrême, qu'il a toujours pris, de bien choisir ses Ministres, ses Généraux d'armée, & ses autres Officiers, n'a pas peu contribué à la félicité de ses sujets; & à le faire monter lui-même à ce haut point de gloire & de puissance, où nous le voyons élevé.

LXXIV.

*De la manière d'accorder ou de refuser
des graces.*

IL y a des gens, qui accordent ce qu'on leur demande; mais c'est toujours ou trop tard, ou à de certaines conditions, ou de si mauvaise grace, qu'on ne leur en fait point de gré. Si vous avez dessein de faire plaisir à quelqu'un, & que vous vouliez en même tems vous concilier son affec-

VREIT. POLITIQ.

F

tion,

tion, faites-lui sentir, que c'est de bon cœur, que vous lui rendez service. *L'air chagrin & la contrainte, avec laquelle on fait quelque chose en faveur d'une personne, diminue de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit.* Au lieu, que quand on fait l'art d'obliger, la manière dont on donne, est plus agréable, que le don même, & fait plus d'impression sur un cœur, qui est sensible à autre chose qu'à l'intérêt. Il n'est pas moins utile de savoir refuser & de bien dorer la pilule: c'est à dire d'adoucir par des paroles & par des manières civiles & obligeantes ce qu'un refus a de desagréable & d'amer. Un honnête homme est si fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en use bien avec les personnes, qui ont affaire à lui, qu'il s'en fait aimer même en leur refusant leurs demandes: & il les renvoie persuadées qu'il ne tient point à lui, qu'elles ne soient pleinement satisfaites. De sorte qu'on ne lui a pas moins d'obligation, de ce qu'il refuse avec peine, que de ce qu'il accorde avec plaisir.

LXXV.

De la vie retirée, & de celle du grand monde.

Que la vie retirée est douce! qu'elle est tranquille & agréable! Un homme, qui vit dans la retraite, éloigné des objets, qui pourroient exciter ses passions, jouit d'une profonde paix: ce qui lui rend la recherche & la connoissance de la vérité plus facile. C'est dans la solitude qu'il s'accoutume à juger sainement de tout: son cœur y devient plus pur, & son esprit plus éclairé: il y apprend mille choses par la lecture & par la méditation; & jamais il ne se lasse de contempler les per-

perfections divines, qui éclatent d'une manière admirable dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace. Il semble au contraire, que celui, qui occupe un poste fort considerable, soit à plaindre. Que de soins, dit on, que de fatigues, que d'agitations dans les grands emplois! l'en demeure d'accord: cependant je pense, qu'un homme élevé aux premières charges, qui a les qualités nécessaires pour s'en acquiter dignement, goûte dans sa condition des douceurs, qui balancent bien ses peines. Car s'il remplit tous ses devoirs, comme je le suppose, quel plaisir n'est ce pas pour lui de servir utilement sa Patrie & son Roi, de défendre le foible, de protéger l'innocent, d'assister le pauvre, d'avancer les gens de mérite; en un mot, d'employer ses richesses & son crédit à faire du bien à une infinité de personnes; Ceux, qui ont le cœur assez noble & assez généreux, pour faire un si bon usage des avantages d'une haute fortune, & qui outre cela ont beaucoup d'étendue & de pénétration d'esprit, sont sans doute apellés au maniment des grandes affaires; & ils doivent faire valoir au profit de l'Etat les rares talens qu'ils ont receus du Ciel: les emplois subalternes, ni la vie privée ne conviendroient pas à ces grands génies, que Dieu a créés pour régir les autres. A l'égard de ceux, qui n'ont qu'une vertu commune, & un esprit médiocre, ils peuvent embrasser la vie retirée, sans que le public y perde beaucoup: & s'ils n'y sont point apellés, ils ne doivent s'engager, que dans un état proportionné à leurs forces & à leur capacité.

LXXVI.

Des sentimens, que nous doit inspirer l'usage des créatures.

NE nous imaginons pas, que les créatures, qui contribuent tant à notre perte, ne puissent contribuer beaucoup à notre salut, si nous en faisons faire un bon usage, & que nous n'eussions pour elles, que les sentimens, qu'il en faut avoir; ce qu'elles ont de bon & aimable, nous porteroit à aimer celui, qui leur a tout donné; & ce qu'elles ont d'imparfait & de mauvais, nous empêcheroit d'avoir aucun attachement pour elles. La beauté de l'univers, & en particulier celle des créatures raisonnables, nous donneroit quelque idée de la beauté souveraine de Dieu, & nous feroit désirer d'être unis à lui pour jamais. L'esprit, la force, la bonté, la sagesse, l'équité & les autres qualités, que l'on estime dans les hommes, nous feroient admirer les perfections divines, qui sont la source de toutes nos vertus, & le principe de tous nos biens. Les plaisirs, que l'on goûte sur la terre, & que l'on recherche avec tant d'ardeur, quoiqu'ils soient mêlés de beaucoup d'amertume, nous feroient penser, combien grands doivent être ceux, dont on jouit dans le Ciel; & nous engageroient à travailler pour y avoir place. D'autre part les désordres, qui règnent dans le monde, nous ôteroient l'envie de nous y atacher. Les misères de cette vie, & sa courte durée nous feroient comprendre, que le véritable bonheur ne s'y trouve pas. Enfin les imperfections & les vices de ceux, avec qui nous vivons, nous empêcheroient d'aimer personne par aucun autre motif, que par celui d'une charité toute pure. De cette sorte les passions

sions déréglées ne troubleroit point notre cœur : l'éclat éblouissant des biens sensibles feroit peu d'impression sur notre esprit ; & les mêmes objets, qui sont presque toujours l'occasion de notre ruine, feroient la cause de notre bonheur.

LXXVII.

De l'Exil.

L'Exil n'est proprement qu'un changement de lieu, qui ne doit faire aucune peine à celui, dont la conduite est sans reproche. Tous les pais sont également bons aux gens de bien : ils trouvent partout ce qui est nécessaire à la vie, & cela leur suffit. Quand donc par quelque revers de fortune, on est obligé de se retirer dans une espèce de solitude, après avoir toujours vécu à la Cour, il ne faut point murmurer, ni se plaindre inutilement : cela ne sert qu'à faire paroître, combien on est foible. On doit plutôt abandonner de bonne grace ce que l'on ne sauroit plus retenir. Les grands hommes ont moins de peine, à quitter les premières charges, qu'à les accepter. Ils savent, combien il est difficile, d'en bien remplir tous les devoirs : & comme ils les possédoient sans attachement, c'est sans douleur & sans tristesse, qu'ils les perdent. Les accidens, qui les leur ôtent, & que l'on appelle communément malheurs & disgraces, ils les considèrent comme la première cause de leur félicité : parcequ'après cela se voyant délivrés de mille soins accablans, & des inquiétudes attachées aux grands emplois, ils commencent à goûter les douceurs de la liberté, & à jouir du calme heureux d'une vie paisible & innocente.

LXXVIII.

De la captivité.

IL en est à peu près de la captivité comme de l'Exil: les prisons, dans lesquelles les choses nécessaires sont accordées, & où l'on reçoit celles qui peuvent occuper l'esprit, ne doivent être considérées, que comme des solitudes, où l'on peut jouir d'un repos tranquille, en s'accommodant au tems, mais où l'on est misérable, si l'on s'abandonne au chagrin & à la tristesse. Quand on a la conscience nette, c'est une erreur de se persuader, qu'on est malheureux, parcequ'on est renfermé dans un plus petit espace de terre qu'auparavant. Un Chartreux se plaint dans sa cellule, quoiqu'il lui soit défendu d'en sortir. Pourquoi cela? parcequ'il s'est fait une douce habitude de ce que d'autres regardent comme une servitude insupportable. Que celui, qui est en prison, ait assez d'empire sur soi pour faire le même, il ne sera ni plus contraint, ni moins libre, que le Chartreux. Ce seroit agir en homme raisonnable: mais le meilleur seroit d'agir en Chrétien, & d'avoir pour la vie du grand monde les sentimens, que la Religion nous inspire. Si je ne craignois, qu'on m'accusât de faire le Prédicateur, je rapporterois ici un bel endroit de *Tertullien*, qui parlant aux Chrétiens renfermés dans de cachots affreux pour la cause de la foi: *Ne vous affligez pas*, leur disoit-il, *de ce que vous êtes séparés du monde; car si vous êtes persuadés, comme vous le devez être, que le monde est une véritable prison, vous serez beaucoup plus libre dans vos prisons, que vous ne le seriez dans le monde.* Il y a pourtant des gens, qui sans être coupables, s'affligent mal à propos pendant leur prison, parce qu'ils regardent l'état, où ils sont, com-
me

me une peine qu'on leur impose, & comme le triomphe de leurs ennemis; mais leur douleur n'est qu'un effet de leur imagination blessée: il faut considérer, si la captivité est elle-même un grand mal, & s'il ne dépend point de nous, d'en faire un bon usage, sans se fonder de ce qu'elle est selon le sentiment des autres, dont l'opinion ne nous peut rendre malheureux. C'est ainsi qu'un esprit sain juge des choses; il les prend toujours du bon côté, & par là il se trouve heureux dans le même état, où un autre croiroit être misérable.

LXXIX.

*De l'amour & de l'imitation de
Jesus-Christ.*

JESUS CHRIST, qui connoissant la corruption des hommes, savoit, que sa parole seule ne feroit pas assez d'impression sur leurs esprits pleins d'orgueil & de préjugés, ne s'est pas contenté de leur donner une loi toute celeste, pour régler leurs mœurs, mais il l'a pratiquée lui-même le premier, afin de les animer par son exemple à mener une vie sainte. A la force de l'exemple, qu'il nous a donné, il a ajouté le secours de sa grace, sans lequel nous n'eussions peu arriver à la souveraine félicité qu'il nous a promise. Et ce qui devoit particulièrement nous toucher, c'est qu'une charité pure & désintéressée à être le principe de tout ce qu'il a fait pour nous. Il n'avoit pas besoin de ses créatures, ce Dieu, qui trouve en lui-même la source inépuisable de son bonheur. Cependant il a bien voulu s'unir à notre nature, & souffrir la mort pour des pecheurs dignes des
plus

plus sévères châtimens. Que de miséricorde ! que d'amour on voit paroître dans un Dieu, qui s'est en quelque sorte anéanti pour nous sauver ! Que ce motif est propre à toucher les personnes généreuses, & qu'il est difficile, quand on pense sérieusement aux bienfaits, que nous avons reçus de notre Seigneur ; qu'il est difficile, dis-je, de lui refuser un cœur, qui lui appartient à si juste titre ! Ah, si nous sommes si sensibles aux bons offices, qu'on ne nous rend d'ordinaire, que par intérêt ; quelle reconnaissance ne devons nous point avoir de tant de graces, que JESVS CHRIST ne nous a faites que parcequ'il nous a aimés ? Cet adorable Sauveur nous a donné dans sa vie & dans sa mort un parfait modèle de toutes les vertus, qui peuvent nous faire obtenir la couronne immortelle, qu'il nous destine, & pour la mériter il veut, que nous marchions sur ses traces. Mais ayant égard à notre foiblesse, il nous promet son secours, pour combattre les puissans ennemis, qui veulent nous perdre. Suivons donc avec confiance un si grand Chef, & un si bon Maître; imitons ses exemples ; & pour nous garantir des erreurs, qui règnent dans le monde, jugeons des choses, comme il en a lui-même jugé ; soyons persuadés, que *les richesses, les plaisirs & les honneurs qu'il a méprisés, ne méritent pas notre attachement.* Croyons aussi, que les souffrances qu'il a aimées, jusqu'à mourir sur une croix, sont moins à craindre qu'à souhaiter : & souvenons-nous, que la voie qu'il a suivie pour arriver à la gloire où il est élevé, n'est pas semée de fleurs, mais qu'elle est arrosée de sang & de larmes.

LXXX.

De la mort.

A Pres avoir proposé mes sentimens sur ce que Pon doit faire, & sur ce qu'il faut éviter durant le cours de la vie; il est à propos, ce me semble, que je dise quelque chose de la mort, qui en est le terme fatal & le moment le plus important. Je fais, que la séparation de l'ame d'avec le corps ne peut être que violente, & que les esprits les plus fermes ne peuvent l'envisager sans quelque frayeur. Cependant je ne pense pas, qu'il soit aussi difficile, que se l'imaginent les ames timides, de sortir du monde avec la même générosité qu'on y a vécu. En effet, pourquoi tant redouter un passage ouvert depuis tant de siècles? Ne vaut-il pas mieux soutenir courageusement la vue d'un péril, qu'on reconnoit inévitable, & auquel tous les hommes sont nécessairement exposés? *L'espérance du bonheur, qui nous est assuré, si nous mourons avec des dispositions saintes, devrait plutôt nous faire désirer la mort, que craindre de perdre la vie.* Si nous appréhendons la douleur; considérons, que souvent elle est assez légère, ou qu'au moins elle dure peu: Et si la sévérité des jugemens de Dieu nous épouvante, le Sang de JESVS CHRIST, répandu pour notre salut, & l'amour infini qu'il a pour des ames, qui lui ont tant coûté, doivent calmer nos craintes, & nous inspirer beaucoup de confiance. Si nous sommes justes, ce qu'il ne faut pourtant pas se persuader, espérons en sa bonté, qui couronnera les œuvres, que nous aurons faites par sa grace: & si nous sommes pecheurs. ne désespérons point de sa miséricorde, puisqu'elle n'a point de bornes, & que l'Ecriture nous apprend, qu'il ne rejette jamais un

VERIT. POLITIQ. G cœur

cœur pénétré des sentimens d'une pénitence sincère. Pénitence heureuse, dont on doit lui demander la grace avec foi, avec humilité & avec persévérance. Il faut cependant avouer, que ceux, qui négligeant les devoirs de la Religion, passent leur vie dans les délices, ont grand sujet de craindre la mort. Car outre que leur perte est certaine, s'ils en sont surpris; ce qui n'arrive que trop souvent, comme JESUS CHRIST nous en assure, quand même une maladie leur laisseroit quelque tems pour penser à leur salut, ou ils se flattent qu'elle ne sera pas mortelle, & ainsi ils ne se préparent point à mourir; ou si, se voyant à l'extrémité, ils demandent les Sacremens de l'Eglise; souvent c'est moins le fruit d'une véritable conversion, que l'effet d'une crainte servile. Ils ne renoncent pas sincèrement aux plaisirs de ce monde, ni aux objets de leurs passions criminelles, lesquels ils ont toujours aimés avec tant d'ardeur. Car cet amour, fortifié par une longue habitude, a jetté dans leurs cœurs de si profondes racines, qu'il faudroit un miracle de la grace pour l'en arracher. Et cette grace extraordinaire Dieu la donnera-t-il à ceux, qui durant tant d'années ont osé violer & mépriser ses saintes loix? *Le plus seur moyen, pour se garantir des frayeurs de la mort, est donc de s'y préparer par une vie pure & innocente; de se détacher de bonne heure de ce qu'un jour il faudra quitter pour jamais; de penser souvent, qu'en ce dernier moment, où l'éternité commence, les plaisirs finissent, les grandeurs humaines disparaissent, les biens temporels s'évanouissent; enfin de se persuader fortement, que l'on ne trouve point alors d'autre consolation, que dans le souvenir d'avoir aimé Dieu, & de l'avoir servi avec une constante*

malgré la corruption du siècle.

FIN.

LES

LES MAXIMES
de la sagesse humaine. *
ou
LE PORTRAIT
d'un honnête homme.

Rendez au Créateur ce que l'on doit lui rendre;
Réfléchissez avant que de rien entreprendre;
Point de société qu'avec d'honnêtes gens,
Et ne vous flatez pas de vos heureux talens.
Conformez vous toujours aux sentimens des autres;
Cédez honnêtement, si l'on combat les vôtres,
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit,
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit.
N'entretenez personne au de-là de sa sphère,
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez rien inconsidérément.
Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.
Aimez sans intérêt, pardonnez sans foiblesse,
Soyez soumis aux Grands sans aucune bassesse.
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.
A l'égard des procès n'en intentez aucun.
Ne vous informez point des affaires des autres,
Sans affectation dissimulez les vôtres;
Prêtez de bonne grace avec discernement,

G 2

S'il

* Ces Maximes ont été trouvées dans la cassette de
Monseigneur, le Dauphin ci-devant Duc de Bourgogne
après sa mort. C'est feu Messire François de Salignac
de la Mothe Fenelon, Archevêque de Cambrai
en est l'Auteur.

S'il faut recompenser, faites le grassement.
 Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
 Que ce soit sans excès & sans vous méconnoître.
 Compatissez toujours aux disgraces d'autrui;
 Supportez ses défauts, foyez fidèle Ami.
 Surmontez les chagrins, où l'esprit s'abandonne,
 Et ne les faites point réjaillir sur personne.
 Où la discorde règne, apportez-y la paix,
 Et ne vous vengez point, qu'à force de bienfaits.
 Reprenez sans aigreur, louez sans flaterie,
 Riez passablement, entendez raillerie.
 Estimez un chacun dans sa profession,
 Et ne critiquez rien par ostentation.
 Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
 Et mettez-les au rang des affaires secrètes;
 Prévenez les besoins des Amis malheureux,
 Sans prodigalité rendez-vous généreux.
 Modérez les transports d'une bile naissante,
 Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente.
 Fuyez l'ingratitude, & vivez sobrement,
 Jouez pour le plaisir & jouez noblement.
 Parlez peu, pensez bien, & ne trompez personne,
 Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.
 Ne tyrannisez point le pauvre débiteur,
 Pour lui, comme pour vous, foyez de belle humeur.
 Au bonheur du Prochain ne portez point envie.
 Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
 Ne vous vantez de rien, gardéz votre secret,
 Après quoi mettez-vous au dessus du caquet.

TABLE DES TITRES.

E tre homme de bien.	I.	pag. 2
Honorer ceux, de qui l'on a receu la vie.	II.	4
Importance de l'éducation.	III.	6
Ce que doit apprendre un jeune homme de Qualité.	IV.	8
Quel doit être le but de ses études.	V.	10
Du bon usage de la science.	VI.	11
Ce que l'on doit à ses parens.	VII.	11
Être soumis aux loix de l'État.	VIII.	12
N' être ataché qu'au Roi.	IX.	14
Contre ceux, qui osent censurer le gouvernement.	X.	15
Contre les Auteurs des troubles & des conspirations.	XI.	16
Moyens pour se faire aimer.	XII.	18
De la haute naissance, & de la réputation.	XIII.	19
Du choix d'un état.	XIV.	21
Être vigilant, appliqué, laborieux.	XV.	22
Des premières entreprises.	XVI.	23
Par quelle voie on doit s'attirer l'estime des Princes & des Grands.	XVII.	24
Des avantages de la véritable amitié.	XVIII.	25
Du choix d'un ami.	XIX.	26
Du bon & du mauvais usage du tems.	XX.	27
	G 3	XXI.

	XXI.	
<i>Parler peu, écouter les autres.</i>		pag. 28
	XXII.	
<i>Des Duels.</i>		29
	XXIII.	
<i>Rendre aux Ministres les honneurs qu'on leur doit.</i>		31
	XXIV.	
<i>De l'amour des plaisirs.</i>		32
	XXV.	
<i>S'étudier soi-même.</i>		32
	XXVI.	
<i>Avoir commerce avec les sages & les habiles gens.</i>		33
	XXVII.	
<i>Avoir de plusieurs sortes d'amis.</i>		34
	XXVIII.	
<i>Des grands desseins.</i>		35
	XXIX.	
<i>Ne rien affecter.</i>		36
	XXX.	
<i>Connoître le génie du siècle.</i>		37
	XXXI.	
<i>Savoir s'occuper utilement lorsqu'on est seul.</i>		38
	XXXII.	
<i>Ne point juger des entreprises par les événemens.</i>		39
	XXXIII.	
<i>Ce que l'on doit à un ami.</i>		40
	XXXIV.	
<i>De l'enjoûment & de l'habitude de plaisanter.</i>		41
	XXXV.	
<i>Ne rien négliger.</i>		42
	XXXVI.	
<i>De l'usage que l'on doit faire de la faveur des Grands.</i>		43
	XXXVII.	
<i>Du luxe, & de la propreté.</i>		44
	XXXVIII.	
<i>Avoir le moins qu'on peut d'ennemis.</i>		45
	XXXIX.	
<i>Ne se point décourager.</i>		46
	XL.	
<i>De l'orgueil.</i>		47
	XLI.	
<i>Régler sa dépense.</i>		49
	XLII.	
<i>Savoir choisir son monde.</i>		49
	XLIII.	

	XIII.	
<i>De la raillerie piquante, & de la médisance.</i>		P. 50.
	XLIV.	
<i>De la sincérité.</i>		51
	XLV.	
<i>Des réconciliations.</i>		52
	XLVI.	
<i>Né être point changeant.</i>		54
	XLVII.	
<i>Caractère d'un homme lâche & timide.</i>		55
	XLVIII.	
<i>De la reconnoissance.</i>		56
	XLIX.	
<i>Eviter les contestations.</i>		57
	L.	
<i>Etre regulier dans sa conduite.</i>		58
	LI.	
<i>Par - où l'on peut juger des hommes,</i>		59
	LII.	
<i>De l'usage de l'une & de l'autre fortune.</i>		60
	LIII.	
<i>Des lettres de créance, des blanc-signés, &c.</i>		61
	LIV.	
<i>De la curiosité.</i>		62
	LV.	
<i>Eviter le commerce des libertins, & de esprits foibles.</i>		64
	LVI.	
<i>N'user de finesse que par nécessité.</i>		64
	LVI.	
<i>De la mort d'un Ami.</i>		65
	LVIII.	
<i>A la Cour la défiance est nécessaire.</i>		66
	LIX.	
<i>Des passions dans ceux qui sont avancés en âge,</i>		67
	LX.	
<i>Des avis,</i>		68
	LXI.	
<i>Devoirs des Personnes élevées en dignité.</i>		68
	LXII.	
<i>Né se hâter pas de repondre dans les affaires importantes.</i>		69
	LXIII.	
<i>Né point protéger les méchans.</i>		70
		LXIV

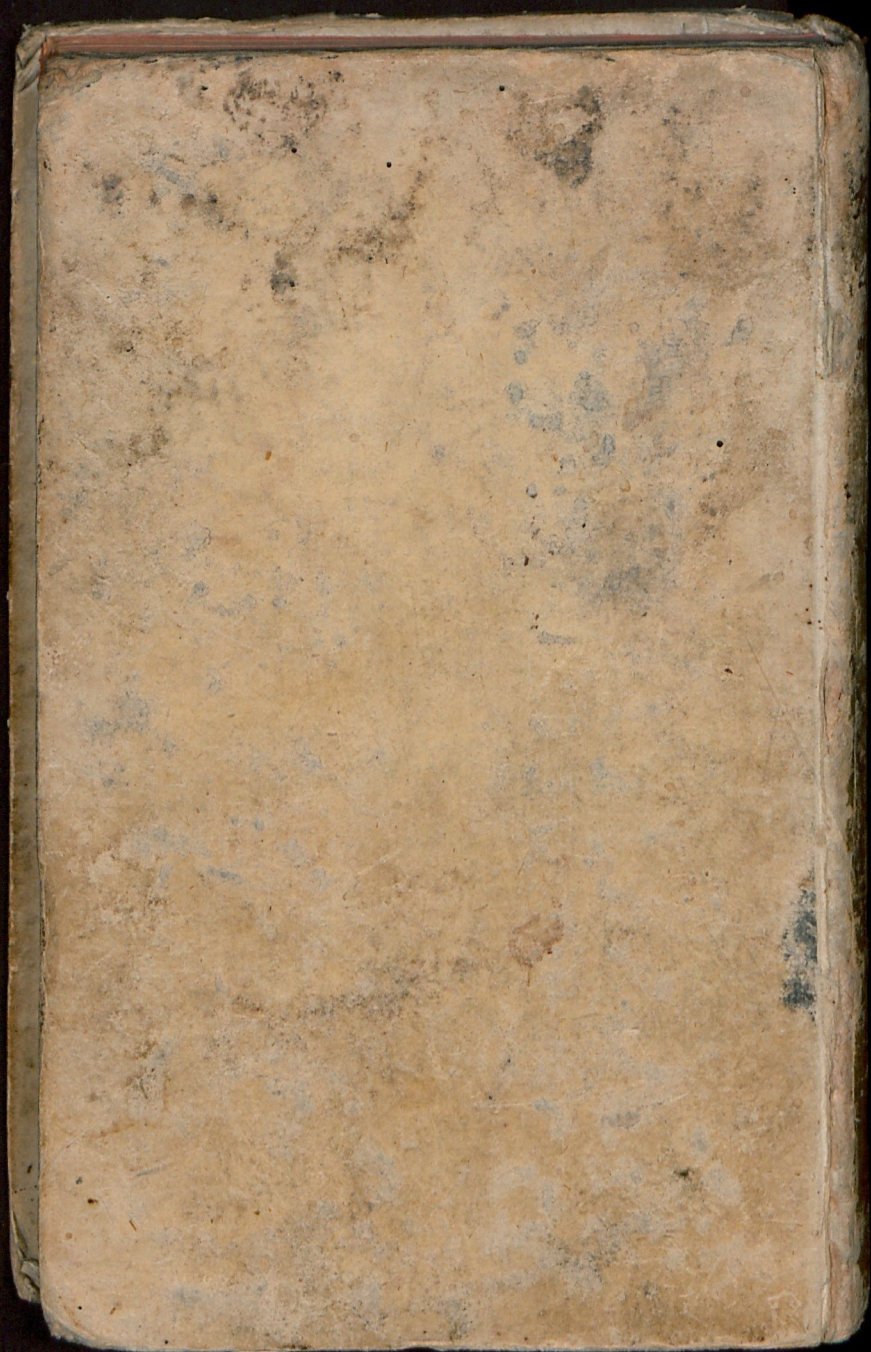
	LXIV.	
<i>Comment on doit se comporter envers les ingrats.</i>		pag.70
	LXV.	
<i>Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.</i>		71
	LXVI.	
<i>Du secret.</i>		72
	LXVII.	
<i>De l'espérance & du désespoir.</i>		75
	LXVIII.	
<i>Soutenir les intérêts de la vertu.</i>		76
	LXIX.	
<i>De l'irrésolution.</i>		76
	LXX.	
<i>N'être point précipité dans ses jugemens.</i>		77
	LXXI.	
<i>Comment il faut agir avec ceux, qui nous ont aidé en quelque affaire.</i>		79
	LXXII.	
<i>Des accidens imprévus.</i>		80
	LXXIII.	
<i>Des bienfaits, des récompenses & de la distribution des emplois.</i>		80
	LXXIV.	
<i>De la manière d'accorder, ou de refuser des grâces.</i>		81
	LXXV.	
<i>De la vie retirée, & de celle du grand monde.</i>		82
	LXXVI.	
<i>Des sentimens, que nous doit inspirer l'usage des creatures.</i>		84
	LXXVII.	
<i>De l'exil.</i>		85
	LXXVIII.	
<i>De la captivité.</i>		86
	LXXIX.	
<i>De l'amour & l'imitation de Jesus Christ.</i>		87
	LXXX.	
<i>De la mort.</i>		89

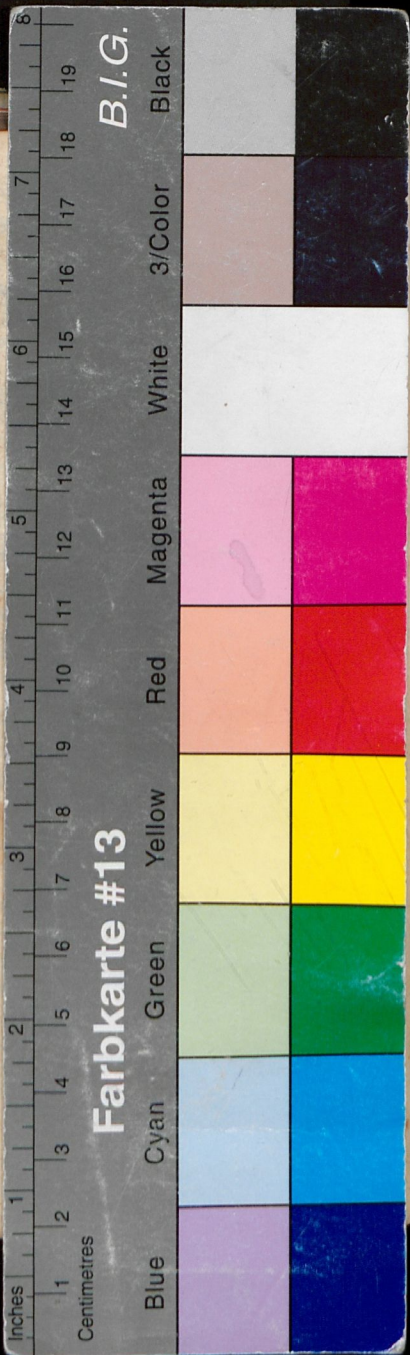


101622⁴

X 243 12 32

AI: 101622





LA
VÉRITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES
DE
QUALITÉ;
AVEC UNE PRÉFACE
DE FEU MONSIEUR LE PROFESSEUR
GOTTLIEB STOLLE.
NOUVELLE ÉDITION.



*Avec Privilège de Sa Majesté Polonoise & de Son
Altesse Electorale de Saxe.*

A JENE,
AUX DÉPENS DE LA VEUVE
DE FEU JEAN RUDOLPHE CROEKER,
1747.

